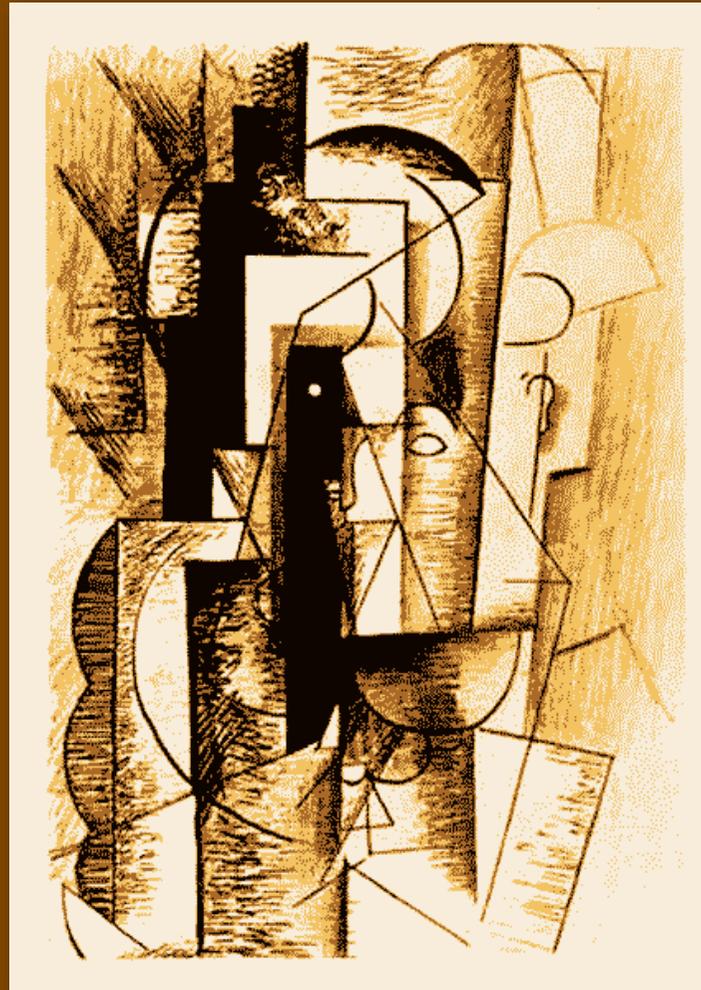


GUILLAUME APOLLINAIRE



*dans l'atelier de Picasso
du 11 boulevard de Clichy — automne 1910*



Alcools

— POÈMES —

(1900 - 1913)

PARIS

par **Pablo Picasso**

Lettre de Guillaume Apollinaire à Madeleine Pagès

30 juillet 1915

Ma chère petite fée chérie,

Je suis moi-même si bouleversé par vos lettres et par tout ce qui s'est passé qu'il m'a été impossible d'écrire avant ce soir et je le fais avec une passion si joyeuse et si douloureuse à la fois que mes doigts se crispent en vous écrivant.

Je réponds avant tout à votre lettre de *votre fête* où le lendemain vous me buviez en lisant *Alcools* .

J'ai reçu aujourd'hui le vôtre. Intact cette fois et je suis presque heureux que votre fraîcheur se soit la première fois répandue en libation à notre destinée. D'autre part le verre blanc brisé est un très heureux présage et enfin le parfum avait profondément imprégné la boîte et votre fraîcheur se répand encore toute dans ma cellule.

Pour ce qui est de ma permission je comptais bien aller la passer à Oran, du moins à Alger car on a facilement six jour quand on va en Algérie et le jour du débarquement ne comptant pas, si l'on arrive le matin ça fait presque sept jours. Ces dispositions sont relatives à l'Algérie seulement.

Notez, Madeleine, que je ne pense pas avoir de permission avant octobre, je dirais plus, janvier ou février. Je suis dans une formation où les permissions sont données de cette façon et il n'y a rien à en dire qu'à s'incliner.

Pour ce qui est de mon livre, au début, je préférais que vous ne le lisiez pas avant que je vous l'envoyasse. Mais depuis nos aveux, c'était tout le contraire et je suis content qu'au travers de ces pages vous ayez beaucoup lu de ma vie.

Je vous ai dit de ne pas être jalouse et comme vous ne l'êtes plus, sachant que vous êtes l'élue à jamais vous pouvez faire toutes les questions avec la liberté que vous jugerez devoir y apporter et j'y répondrai avec la franchise qu'un galant homme doit apporter à ces sortes de confidences, franchise pleine de discrétion, mais franchise sans réticences.



Madeleine Pagès

Venons-en maintenant au portrait et à la littérature. Le portrait est ressemblant au sens immédiat du mot. Mais le cours d'esthétique que je pourrais vous envoyer à ce propos n'est pas de raison. Et il me reste de cela que votre déception, mon aimée, devant un dessin qui est un chef-d'œuvre. Déception toute naturelle à qui n'est pas au courant d'un art fort légitime et que l'on goûte aussitôt qu'on en a découvert le sens et la logique.

J'ai écrit là-dessus un petit livre intitulé *Méditations esthétiques, les peintres cubiste* , mais la seconde partie du titre qui aurait dû être un sous-titre a été imprimée en beaucoup plus gros caractères que la première et est devenue ainsi le titre (Paris, Figuière, 1912 ou 1913 (?) mais je ne l'ai pas plus que mes autres livres. L'éditeur est aux Armées, en outre. Je ne sais si on peut se procurer ce petit ouvrage.

Pour ce qui est des poèmes, vous aimez « Zone » dont je vous ai parlé dans une lettre. Je vous expliquerai la genèse de ce poème de fin d'amour... Et puis je puis vous l'expliquer de suite. En 1907 j'ai eu pour une jeune fille qui était peintre un goût esthétique qui confinait à l'admiration et participe encore de ce sentiment. Elle m'aimait ou le croyait et je crus ou plutôt m'efforçai de l'aimer, car je ne l'aimais pas alors. Nous n'étions connus en ce temps là ni l'un ni l'autre et je commençais mes méditations et mes écrits esthétiques qui devaient avoir une influence en Europe et même ailleurs. Je puis dire que je fis mon possible pour faire partager mon admiration à l'univers. Elle voulait que nous nous mariions, ce que je ne voulus jamais cela dura jusqu'en 1913 où elle ne m'aima plus. C'était fini, mais tant de temps passé ensemble, tant de souvenirs communs, tout cela s'en allant j'en eus une angoisse que je pris pour de l'amour et je souffris jusqu'au moment de la guerre où je connus une femme charmante, passionnée pour le plaisir, vous la vîtes dans le train lors de mon retour de permission quand je vous rencontrai : c'est une charmante et malheureuse jeune femme à qui la vie réservera toujours des douleurs car elle sera toujours un jouet dans la main des hommes rien de plus. Ce n'est pas par cynisme que je vous dit cela. Car j'ai été sur le point de l'aimer mais elle pouvait tout au plus chasser ma douleur d'alors et je lui en garde une grande

reconnaissance et une amitié éternelle. Rien de plus. Mais son caractère est exquis autant que sa naissance est élevée. Le badinage est fini mais nous nous écrivons sans fadeur. Elle est au front près de son amie le plus sûr, dans les Vosges, lui-même qui sait ce qui est arrivé, m'écrit et ne m'en veut que d'une chose, c'est que l'oaristys n'ait point continué. Il ne sait pas que Madeleine est une fée plus sérieuse. Néanmoins, j'ai pour ma pauvre petite amie royale de Nice un attachement dont vous ne devez pas être un instant jalouse, car chez les femmes dans les veines desquelles court le sang de Saint-Louis, fussent-elles débauchées, il y a une noblesse qui leur permet l'amitié après la rupture. Et tout cela n'est que gentillesse sans conséquence mais qui n'existent plus, n'aurons plus lieu, puisque Madeleine existe seule. Néanmoins, je garde à cette héroïne de la fronde, une amitié véritable et complète, car elle est digne d'amitié, de pitié, de vénération et d'indulgence, parce qu'elle a beaucoup aimé, beaucoup souffert et je voudrais que sa vie fût très douce.

Notez que mon amie de tant de longtemps et célèbre aujourd'hui entre toutes les femme peintres et dans le monde entier, s'est mariée il y a un an et demi à peu près avec un hobereau allemand, elle parisienne, qui imposa en partie la mode de ces deux derniers ans et qui, laide mais charmante était arrivée à imposer son type de femme, à tout paris et de là au monde entier, se trouvait à Arcachon dans une villa qu'y possédait son mari au moment de la mobilisation et du fait de son mariage était devenue allemande. Ils sont parvenus à fuir, je ne sais comment et échappant aux camps de concentration sont à Malaga. Son mari que je ne connais pas n'a pas voulu porter les armes contre la France. Elle, parisienne tragique et exilée, me fait une grande peine. Elle m'a écrit à Nîmes et ici même. Et ses lettres où il y a encore l'esprit et la fantaisie confinent cependant à une sorte de folie désespérée. Elle m'écrit avec l'assentiment de son mari, d'ailleurs et je me demande quelles doivent être ses pensées à lui quand il lit les lettres qu'elle m'écrit où malgré elle les souvenirs se pressent en foule sous chaque mot. Me voilà donc comme un autre Marius sur les ruines d'une Carthage que sont mes amours défuntes.



Marie Laurencin
Autoportrait - 1920

Pardonnez-les-moi, Madeleine ; voilà pour « Zone » et aussi pour l'ensemble de Case d'Armons si jamais je vous l'envoie ; « Le Pont Mirabeau » est aussi la chanson triste de cette longue liaison brisée avec celle qui ayant inspiré « Zone » dessina pour la couverture allemande du poème, mon portrait à cheval et de ce poème-là, elle saisissait bien toute l'amertume en outre au point d'en sangloter et si ç'avait été possible si elle avait bien connu mon cœur aurait tout renoué. Et cependant elle aura toujours en moi un ami, un admirateur, un

défenseur même. Elle le sait et bien des gens le savent à Paris qui m'en ont écrit, rares gens de cœur qui ne lui ont point jeté la pierre.

« Aubade » n'est pas un poème à part mais un intermède intercalé dans « La Chanson du mal-aimé » qui datant de 1903 commémore mon premier amour à vingt ans, une Anglaise rencontrée en Allemagne, ça dura un an, nous dûmes retourner chacun chez nous, puis ne nous écrivîmes plus. Et bien des expressions de ce poème sont trop sévères et injurieuses pour une fille qui ne comprenait rien à moi et qui m'aima puis fut déconcertée d'aimer un poète, être fantasque ; je l'aimais charnellement mais nos esprits étaient loin l'un de l'autre. Elle était fine et gaie cependant. J'en fus jaloux sans raison et par l'absence vivement ressentie, ma poésie qui peint bien cependant mon état d'âme, poète inconnu au milieu d'autres poètes inconnus, elle loin et ne pouvant venir à Paris. Je fus la voir deux fois à Londres, mais le mariage était impossible et tout s'arrangea par son départ à l'Amérique, mais j'en souffris beaucoup, témoin ce poème où je me croyais mal-aimé, tandis que c'était moi qui aimait mal et aussi « L'Émigrant de Landor Road » qui commémore le même amour, de même que « Corps de chasse » commémore les mêmes souvenirs déchirants que « Zone », « Le Pont Mirabeau » et « Marie » le plus déchirant de tous je crois.

Mais dans Alcools, c'est peut-être « Vendémiaire » que je préfère, et j'aime aussi « Le Voyageur », d'ailleurs j'aime beaucoup mes vers, je les fais en chantant et je me chante souvent le peu dont je me rappelle et c'est bien peu surtout maintenant... Je ne me rappelle plus un vers de « Zone »...

Puis, j'aime beaucoup mes vers depuis Alcools, il y en a pour un volume au moins et j'aime beaucoup « Les Fenêtres » qui a paru à part en tête d'un catalogue du

peintre Delaunay. Ils ressortissent à une esthétique toute neuve dont je n'ai plus, depuis, retrouvé les ressorts, mais dont j'ai avec étonnement retrouvé l'exposé dans une de vos divines lettres.

Voilà toutes mes grandes amours, et ce n'est rien pour mon âge, ne pensez-vous pas Madeleine, ce n'est rien surtout en regard de notre amour si absolu débutant si purement, si tragiquement, si passionnément, ma chérie, ma toute jolie, ma joie divine et ma petite fée.

Voilà donc ma confession entière, Madeleine. Vous avez lu, et j'aime aussi ces vers que j'oubliais, mais le journal d'hier et d'avant-hier me les a rappelés : mes vers, six petites pièces je crois, écrits à la prison de la Santé, en 1911. Vous connaissez l'histoire sans doute. J'avais recueilli en 1911 un garçon intelligent mais fou et sans scrupules — malheureux plutôt que méchant et qui sait ce qu'il est devenu aujourd'hui. — Il avait volé en 1907 au Louvre deux statues hispano-romaines, qu'il avait vendues à Picasso, grand artiste mais sans scrupules aucuns et dont le nom grâce à moi ne fut pas prononcé en cette affaire. J'essayai — nous voilà loin de 1911 et encore en 1907 ou 1908 — de persuader Picasso de rendre ces statues au Louvre, mais ses études esthétiques le pressaient et il en naquit le cubisme. Il me dit qu'il les avait abîmées pour découvrir certains arcanes de l'art antique et barbare à la fois auquel elles ressortissaient. J'avais cependant trouvé le moyen de l'en débarasser sans qu'il en coûtât à son honneur. Mon ami Louis Lumet, inspecteur des Beaux-Arts à qui j'avais raconté la chose avait pensé s'associer à cette bonne œuvre en en faisant une amusante prouesse journalistique simulée. On aurait proposé au *Matin* de montrer au public que les trésors du Louvre étaient mal gardés en volant une statue d'abord — grand fracas — puis une autre — autre grand fracas. L'affaire ainsi ne pouvait avoir de conséquence. Mais Picasso voulait garder ses statues. En 1911, le voleur dont les journaux ont suffisamment dit les aventures pour m'éviter désormais de prononcer son nom, le voleur ou plutôt le héros revint. On parlait beaucoup de L'Hérésiarque et Cie qui avait eu à la fin de 1910 le plus grand nombre de voix au prix Goncourt et n'échoua — injustement d'ailleurs — au témoignage de Judith Gauthier, Léon Daudet et Élémit Bourges qui avait voté pour et au



Louise de Coligny-Châtillon

témoignage même de Mirbeau, des 2 Rosny et de Paul Margueritte qui ne lurent le livre qu'après le vote, ils l'ont dit souvent à Élémir Bourges qui était le parrain du livre et le seul artiste sans aucun doute de cette académie. Celui qui eut le prix à ma place a été tué il n'y a pas longtemps : Louis Pergaud avec un livre intitulé *De goupil à Margot*, tâchez de lire les deux livres et me dire ce qu'en pensez. C'est là-dessus donc que le héros des statues revint me voir, il arrivait d'Amérique plein d'argent qu'il perdit aux courses et sans le sou revola une statue. C'est

alors que pour sauver ce pauvre hère je le recueillis, tâchai de lui faire rendre la statue, mais rien n'y fit je dus le mettre à la porte avec la statue. Quelques jours après on vola la Joconde. Je pensai comme le pensa la police que c'était lui le voleur. Bref, il ne l'était pas mais vendit sa statue à *Paris-journal* qui la restitua au Louvre

J'allai voir Picasso pour lui dire combien son geste avait été malheureux et les risques qu'il courait. Voilà un homme affolé qui me dit avoir menti, les statues étaient intactes. Je lui dis d'aller les rendre sous le sceau du secret à *Paris-Journal* ce qu'il fit. Grand scandale ! Le malheureux voleur vient me voir et me supplie de le sauver. Je l'embarque à la gare de Lion avec quelque argent pour compléter le viatique qu'il avait tiré de *Paris-Journal*. Là-dessus on m'arrête pensant que je savais où était la Joconde puisque j'avais eu un « secrétaire » qui volait des statues au Louvre. Je reconnais avoir eu le « secrétaire » mais refuse de le livrer, on me cuisine, on menace de perquisitionner chez tous les miens. Enfin situation à la fois crevante et terrible. Finalement pour éviter des ennuis à mon amie, à ma mère, à mon frère, je suis obligé de dire non pas le rôle de Picasso, mais qu'on l'avait abusé et que les antiquités qu'ils avait achetées, il ne savait pas qu'elles venaient du Louvre.

Le lendemain confrontation avec mon ami, qui ne savait rien de cette affaire, je me croyais perdu, mais le juge d'instruction voyant bien que je n'avais rien fait que j'étais simplement victime de la police à qui je n'avais pas voulu livrer le fugitif, m'autorisa à interroger le témoin et me servant de la maïeutique chère à Socrate je forçait vite Picasso à avouer que tout ce que j'avais dit était vrai, j'eus un non-lieu et son nom à lui ne fut même pas prononcé. L'affaire fit à l'époque un bruit énorme, tous les journaux donnèrent mon portrait. Mais je me serais bien passé

de cette publicité. Car je fus passionnément défendu par la plupart des journaux, je fut dans le début attaqué et parfois ignoblement par les antisémites qui ne peuvent se figurer qu'un Polonais ne soit pas juif. Léon Daudet alla jusqu'à nier avoir voté pour moi au prix Goncourt, ce qui révolta le noble père Bourges qui alla à ce moment jusqu'à donner 2 interviews en un jour dans les journaux, lui qui obstinément n'avait jamais voulu donner d'interview sur aucun sujet.

Voilà donc cette histoire à la fois singulière, incroyable, tragique et plaisante qui fait que j'ai été la seule personne arrêtée en France à propos du vol de la Joconde. Et la police fit d'ailleurs tout ce qu'elle put pour justifier son acte elle cuisina ma concierge les voisins, demandant si je recevais des petites filles, des petits garçons que sais-je encore et si mes amours avaient été le moindrement douteuses on ne m'aurait point lâché, l'honneur de la corporation était en jeu. C'est alors que je connus le mot de celui qui disait que s'il on l'accusait d'avoir volé les cloches de Notre-Dame il s'empresserait de prendre la fuite.*

* J'ajoute qu'on ne me fit pas d'excuse mais que la plupart des journaux me citèrent comme un exemple d'hospitalité. J'ajoute encore l'épilogue de l'affaire : le héros fut arrêté au Caire à la fin de 1913 et les tribunaux l'acquittèrent. Ce dont je fus heureux car le pauvre garçon était un fou plutôt qu'un malfaiteur, ils ont pensé comme j'avais pensé moi-même.

Voilà l'histoire des six petits poèmes écrits à *la Santé* et ce sont d'ailleurs là tous les éclaircissements biographiques que comporte *Alcools*.

Je vous ai dit que « Vendémiaire » était mon poème préféré d'*Alcools*. J'y songe, le plus nouveau et le plus lyrique, le plus profond ce sont ces « Fiançailles » dédiées à Picasso dont j'admire l'art sublime et qui vous concernent tout à fait, vous, Madeleine, car nulle femme n'a été l'objet de ce poème-là sinon vous-même qui deviez venir et nul doute qu'avec le « Brasier », il ne soit mon meilleur poème sinon le plus immédiatement accessible.

Pour le demeurant, nous nous aimons tant que vous pardonnerai mes scandales. Ma vie de poète est une des plus singulières sans doute, mais le destin m'a toujours entouré de tant de troubles qui me



Portrait de Guillaume Apollinaire,
vers 1906-1912

plaisent infiniment après tout que je suis une des plus grandes joies de l'humanité, j'ai conscience de cela et ce que j'aime le mieux c'est de vous avoir rencontrée, vous que je cherchais, le cerveau sororal du miens, la plus grande beauté, la plus tendre obéissance attentive, ce qui m'a toujours manqué, vous Madeleine, pour m'aimer dans une paix lyrique loin des fausses amours et des

rumeurs malsaines loin aussi de cette guerre qui s'éternise et sur laquelle étant soldat je me garderais bien de porter un jugement qui existe cependant en mon for et qui d'ores et déjà est définitif.

Lisez donc cette confession écrite à la hâte, mais en en pesant même le désordre de style, puis si vous m'aimez ainsi (mon image cependant n'est point ici seulement, mais dans tout *Alcools*, j'écrirai à votre maman.

Je ne relis pas ma lettre, elle est trop longue, ma petite fée rétablira les mots sautés, les phrases boiteuses et tout ce qui peut manquer, je baise votre front chéri...

Gui

TABLE

1909
 À LA SANTE
 ANNIE
 AUBADE CHANTÉE À L'ÉTARE UN AN PASSÉ
 AUTOMNE
 AUTOMNE MALADE
 BEAUCOUP DE CES DIEUX ONT PÉRI
 CHANTRE
 CLAIR DE LUNE
 CLOTILDE
 CORS DE CHASSE
 CORTEGE
 CRÉPUSCULE
 HOTELS
 LA BLANCHE NEIGE
 LA CHANSON DU MAL-AIMÉ
 LA DAME
 L'ADIEU
 LA LORELEY
 LA MAISON DES MORTS
 LA PORTE
 LA SYNAGOGUE
 LA TZIGANE
 LE BRASIER
 LE LARRON
 L'EMIGRANT DE LANDOR ROAD
 LE PONT MIRABEAU



-Nouvelle, restaurant M

L'ERMITE
 LES CLOCHES
 LES COLCHIQUES
 LES FEMMES
 LES FIANÇAILLES
 LES SAPINS
 LES SEPT ÉPÉES
 LE VENT NOCTURNE
 LE VOYAGEUR
 LUL DE FALTENIN
 MAI
 MARIE
 MARIZIBILL
 MERLIN ET LA VIEILLE FEMME
 NUIT RHÉNANE
 PALAIS
 PÈME LU AU MARIAGE D'ANDRE SALMON
 RÉPONSE DES COSAQUES ZAPOROGUES
 ROSEMONDE
 SALOMÉ
 SALTIMBANQUES
 SCHINDERHANNES
 SIGNE
 UN SOIR
 VENDEMIARE
 VITAM IMPENDERE AMORI
 ZONE

ZONE

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout
haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers
J'ai vu ce matin une rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René
Dalize
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église

[agrandir l'image](#)



Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous
sortez du dortoir en cachette
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
C'est le beau lys que tous nous cultivons
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le
vent
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité
C'est l'étoile à six branches
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le
dimanche
C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les
aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur

Pupille Christ de l'œil
Vingtième pupille des siècles il sait y faire
Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte
dans l'air
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le
regarder
Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur
Les anges voltigent autour du joli voltigeur
Icare Énoch Élie Apollonius de Thyane
Flottent autour du premier aéroplane
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux qui
portent la Sainte-Eucharistie
Ces prêtres qui montent éternellement élevant
l'hostie
L'avion se pose enfin sans refermer les ailes
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles
À tire d'aile viennent les corbeaux les faucons les
hiboux

[page précédente](#)

[page suivante](#)

[table](#)

D'Afrique arrivent les ibis les flamands les marabouts
 L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes
 Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première tête
 L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri
 Et d'Amérique vient le petit colibri
 De Chine sont venus les pihis longs et souples
 Qui n'ont qu'une seule aile et volent par couples
 Puis voici la colombe esprit immaculé
 Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé
 Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre
 Un instant voile tout de son ardente cendre
 Les sirènes laissant les périlleux détroits
 Arrivent en chantant bellement toutes trois
 Et tous aigle phénix et pihis de la Chine
 Fraternalisent avec la volante machine
 Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule
 Des troupeaux d'autobus mugissants près de toi roulent
 L'angoisse de l'amour te serre le gosier
 Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
 Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère
 Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière
 Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille
 Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie
 C'est un tableau pendu dans un sombre musée
 Et quelquefois tu vas le regarder de près
 Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées
 C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin de la
 beauté
 Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à
 Chartres
 Le sang de votre Sacré-Cœur m'a inondé à Montmartre
 Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses
 L'amour dont je souffre est une maladie honteuse
 Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans
 l'angoisse
 C'est toujours près de toi cette image qui passe
 Maintenant tu es au bord de la Méditerranée



Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année
 Avec tes amis tu te promènes en barque
 L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux
 Turbiasques
 Nous regardons avec effroi les poulpes des
 profondeurs
 Et parmi les algues nagent les poissons images du
 Sauveur
 Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de
 Prague
 Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
 Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
 La cétoine qui dort dans le cœur de la rose
 Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-
 Vit
 Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis
 Tu ressembles au Lazare affolé par le jour
 Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à
 rebours
 Et tu recules aussi dans ta vie lentement
 En montant au Hradchin et le soir en écoutant
 Dans les tavernes chanter des chansons tchèques
 Te voici à Marseille au milieu des pastèques
 Te voici à Coblenze à l'hôtel du Géant
 Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon
 Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu
 trouves belle et qui est laide
 Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde
 On y loue des chambres en latin Cubicula locanda
 Je me souviens j'y ai passé trois jours et autant à
 Gouda
 Tu es à Paris chez le juge d'instruction
 Comme un criminel on te met en état d'arrestation
 Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages
 Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge
 Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans
 J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais
 sangloter
 Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté
 Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants
 Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent les enfants
 Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare
 Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages
 Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine
 Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune
 Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez
 votre cœur
 Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels
 Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent
 Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges
 Je les ai vu souvent le soir ils prennent l'air dans la rue
 Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs
 Il y a surtout des juifs leurs femmes portent perruque
 Elles restent assises exsangues au fond des boutiques
 Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux
 Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux
 Tu es la nuit dans un grand restaurant
 Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant
 Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant
 Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey
 Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées
 J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre
 J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma bouche
 Tu es seul le matin va venir
 Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues
 La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive
 C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive
 Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
 Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie
 Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied
 Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée
 Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance
 Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances



Adieu Adieu
 Soleil cou coupé

LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
 Et nos amours
 Faut-il qu'il m'en souviene
 La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
 Tandis que sous
 Le pont de nos bras passe
 Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
 L'amour s'en va
 Comme la vie est lente
 Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
 Ni temps passé
 Ni les amours reviennent
 Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

LA CHANSON DU MAL-AIMÉ
 À Paul Léautaud

*Et je chantais cette romance
 En 1903 sans savoir
 Que mon amour à la semblance
 Du beau Phénix s'il meurt un soir
 Le matin voit sa renaissance.*

Un soir de demi-brume à Londres
 Un voyou qui ressemblait à
 Mon amour vint à ma rencontre
 Et le regard qu'il me jeta
 Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon
 Qui sifflotait mains dans les poches
 Nous semblions entre les maisons
 Onde ouverte de la Mer Rouge
 Lui les Hébreux moi Pharaon

Que tombent ces vagues de briques
 Si tu ne fus pas bien aimée
 Je suis le souverain d'Égypte
 Sa sœur-épouse son armée
 Si tu n'es pas l'amour unique

Au tournant d'une rue brûlant
 De tous les feux de ses façades
 Plaies du brouillard sanguinolent
 Où se lamentaient les façades
 Une femme lui ressemblant

C'était son regard d'inhumaine
 La cicatrice à son cou nu
 Sortit saoule d'une taverne
 Au moment où je reconnus
 La fausseté de l'amour même

Lorsqu'il fut de retour enfin
 Dans sa patrie le sage Ulysse
 Son vieux chien de lui se souvint
 Près d'un tapis de haute lisse
 Sa femme attendait qu'il revînt

L'époux royal de Sacontale
 Las de vaincre se réjouit
 Quand il la retrouva plus pâle
 D'attente et d'amour yeux pâlis
 Caressant sa gazelle mâle

J'ai pensé à ces rois heureux
 Lorsque le faux amour et celle
 Dont je suis encore amoureux
 Heurtant leurs ombres infidèles
 Me rendirent si malheureux

Regrets sur quoi l'enfer se fonde
 Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes vœux
 Pour son baiser les rois du monde
 Seraient morts les pauvres fameux
 Pour elle eussent vendu leur ombre

J'ai hiverné dans mon passé
 Revienne le soleil de Pâques
 Pour chauffer un cœur plus glacé
 Que les quarante de Sébaste
 Moins que ma vie martyrisés

Mon beau navire ô ma mémoire
 Avons-nous assez navigué
 Dans une onde mauvaise à boire
 Avons-nous assez divagué
 De la belle aube au triste soir



Paris - Rue Saint-Gilles

Adieu faux amour confondu
 Avec la femme qui s'éloigne
 Avec celle que j'ai perdue
 L'année dernière en Allemagne
 Et que je ne reverrai plus

Voie lactée ô sœur lumineuse
 Des blancs ruisseaux de Chanaan
 Et des corps blancs des amoureuses
 Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
 Ton cours vers d'autres nébuleuses

Je me souviens d'une autre année
 C'était l'aube d'un jour d'avril
 J'ai chanté ma joie bien-aimée
 Chanté l'amour à voix virile
 Au moment d'amour de l'année

AUBADE CHANTÉE À LAETARE UN AN PASSÉ

C'est le printemps viens-t'en Pâquette
 Te promener au bois joli
 Les poules dans la cour caquètent
 L'aube au ciel fait de roses plis
 L'amour chemine à ta conquête

Mars et Vénus sont revenus
 Ils s'embrassent à bouches folles
 Devant des sites ingénus
 Où sous les roses qui feuillolent
 De beaux dieux roses dansent nus

Viens ma tendresse est la régente
 De la floraison qui paraît
 La nature est belle et touchante
 Pan siffle dans la forêt
 Les grenouilles humides chantent



(111°). - 28. RUE DU PO

BEUCOUP DE CES DIEUX ONT PÉRI

C'est sur eux que pleurent les saules
 Le grand Pan l'amour Jésus-Christ
 Sont bien morts et les chats miaulent
 Dans la cour je pleure à Paris

Moi qui sais des lais pour les reines
 Les plaintes de mes années
 Des hymnes d'esclave aux murènes
 La romance du mal aimé
 Et des chansons pour les sirènes

L'amour est mort j'en suis tremblant
 J'adore de belles idoles
 Les souvenirs lui ressemblant
 Comme la femme de Mausole
 Je reste fidèle et dolent

Je suis fidèle comme un dogue
 Au maître le lierre au tronc
 Et les Cosaques Zaporogues
 Ivrognes pieux et larrons
 Aux steppes et au décalogue

Portez comme un joug le Croissant
 Qu'interrogent les astrologues
 Je suis le Sultan tout-puissant
 Ô mes Cosaques Zaporogues
 Votre Seigneur éblouissant

Devenez mes sujets fidèles
 Leur avait écrit le Sultan
 Ils rirent à cette nouvelle
 Et répondirent à l'instant
 À la lueur d'une chandelle

RÉPONSE DES COSAQUES ZAPOROGUES
AU SULTAN DE CONSTANTINOPLE

Plus criminel que Barrabas
Cornu comme les mauvais anges
Quel Belzébuth es-tu là-bas
Nourri d'immondice et de fange
Nous n'irons pas à tes sabbats

Poisson pourri de Salonique
Long collier des sommeils affreux
D'yeux arrachés à coup de pique
Ta mère fit un pet foireux
Et tu naquis de sa colique

Bourreau de Podolie Amant
Des plaies des ulcères des croûtes
Groin de cochon cul de jument
Tes richesses garde-les toutes
Pour payer tes médicaments

Voie lactée ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Regret des yeux de la putain
Et belle comme une panthère
Amour vos baisers florentins
Avaient une saveur amère
Qui a rebuté nos destins

Ses regards laissaient une traîne
D'étoiles dans les soirs tremblants
Dans ses yeux nageaient les sirènes
Et nos baisers mordus sanglants



Faisaient pleurer nos fées marraines

Mais en vérité je l'attends
Avec mon cœur avec mon âme
Et sur le pont des Reviens-t'en
Si jamais reviens cette femme
Je lui dirai Je suis content

Mon cœur et ma tête se vident
Tout le ciel s'écoule par eux
Ô mes tonneaux des Danaïdes
Comment faire pour être heureux
Comme un petit enfant candide

Je ne veux jamais l'oublier
Ma colombe ma blanche rade
Ô marguerite exfoliée
Mon île au loin ma Désirade
Ma rose mon giroflier

Les satyres et les pyraustes
Les égyptans les feux follets
Et les destins damnés ou faustes
La corde au cou comme à Calais
Sur ma douleur quel holocauste

Douleur qui doubles les destins
La licorne et le capricorne
Mon âme et mon corps incertain
Te fuint ô bûcher divin qu'ornent
Des astres des fleurs du matin

Malheur dieu pâle aux yeux d'ivoire
Tes prêtres fous t'ont-ils paré
Tes victimes en robe noire
Ont-elles vainement pleuré
Malheur dieu qu'il ne faut pas croire

Et toi qui me suis en rampant
Dieu de mes dieux morts en automne
Tu mesures combien d'empans
J'ai droit que la terre me donne
Ô mon ombre ô mon vieux serpent

Au soleil parce que tu l'aimes
Je t'ai mené souviens-t'en bien
Ténébreuse épouse que j'aime
Tu es à moi en n'étant rien
Ô mon ombre en deuil de moi-même

L'hiver est mort tout enneigé
On a brûlé les ruches blanches
Dans les jardins et les vergers
Les oiseaux chantent sur les branches
Le printemps clair l'Avril léger

Mort d'immortels argyraspides
La neige aux boucliers d'argent
Fuit les dendrophores livides
Du printemps cher aux pauvres gens
Qui resourient les yeux humides

Mais moi j'ai le cœur aussi gros
Qu'un cul de dame damascène
Ô mon amour je t'aimais trop
Et maintenant j'ai trop de peine
Les sept épées hors du fourreau

Sept épées de mélancolie
Sans morfil ô claires douleurs
Sont dans mon cœur et la folie
Veux raisonner pour mon malheur
Comment voulez-vous que j'oublie



LES SEPT ÉPÉES

La première est toute d'argent
Et son nom tremblant c'est Pâline
Sa lame un ciel d'hiver neigeant
Son destin sanglant gibeline
Vulcain mourut en la forgeant

La seconde nommée Noubosse
Est un bel arc-en-ciel joyeux
Les dieux s'en servent à leurs noces
Elle a tué trente Bé-Rieux
Et fut douée par Carabosse

La troisième bleu féminin
N'en est pas moins un chibriape
Appelé Lul de Faltenin
Et que porte sur une nappe
L'Hermès Ernest devenu nain

La quatrième Malourène
Est un fleuve vert et doré
C'est le soir quand les riveraines
Y baignent leurs corps adorés
Et des chants de rameurs s'y traînent

La cinquième Sainte-Fabeau
C'est la plus belle des quenouilles
C'est un cyprès sur un tombeau
Où les quatre vents s'agenouillent
Et chaque nuit c'est un flambeau

La Sixième métal de gloire
C'est l'ami aux si douces mains
Dont chaque matin nous sépare
Adieu voilà votre chemin
Les coqs s'épuisaient en fanfares

Et la septième s'exténue
 Une femme une rose morte
 Merci que le dernier venu
 Sur mon amour ferme la porte
 Je ne vous ai jamais connue

Voie lactée ô sœur lumineuse
 Des blancs ruisseaux de Chanaan
 Et des corps blancs des amoureuses
 Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
 Ton cours vers d'autres nébuleuses

Les démons du hasard selon
 Le chant du firmament nous mènent
 À sons perdus leurs violons
 Font danser notre race humaine
 Sur la descente à reculons

Destins destins impénétrables
 Rois secoués par la folie
 Et ces grelottantes étoiles
 De fausses femmes dans vos lits
 Aux déserts que l'histoire accable

Luitpold le vieux prince régent
 Tuteur de deux royautés folles
 Sanglote-t-il en y songeant
 Quand vacillent les lucioles
 Mouches dorées de la Saint-Jean

Près d'un château sans châtelaine
 La barque aux barcarols chantants
 Sur un lac blanc et sous l'haleine
 Des vents qui tremblent au printemps
 Voguait cygne mourant sirène



Un jour le roi dans l'eau d'argent
 Se noya puis la bouche ouverte
 Il s'en revint en surnageant
 Sur la rive dormir inerte
 Face tournée au ciel changeant

Juin ton soleil ardente lyre
 Brûle mes doigts endoloris
 Triste et mélodieux délire
 J'erre à travers mon beau Paris
 Sans avoir le cœur d'y mourir

Les dimanches s'y éternisent
 Et les orgues de Barbarie
 Y sanglotent dans les cours grises
 Les fleurs aux balcons de Paris
 Penchent comme la tour de Pise

Soirs de Paris ivres du gin
 Flambant de l'électricité
 Les tramways feux verts sur l'échine
 Musiquent au long des portées
 De rails leur folie de machines

Les cafés gonflés de fumée
 Crient tout l'amour de leurs tziganes
 De tous leurs siphons enrhumés
 De leurs garçons vêtus d'un pagne
 Vers toi toi que j'ai tant aimée

Moi qui sais des lais pour les reines
 Les plaintes de mes années
 Des hymnes d'esclave aux murènes
 La romance du mal aimé
 Et des chansons pour les sirènes

LES COLCHIQUES

Le pré est vénéneux mais joli en automne
 Les vaches y paissent
 Lentement s'empoisonnent
 Le colchique couleur de cerne et de lilas
 Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
 Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
 Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas
 Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
 Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères
 Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières
 Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
 Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
 Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne



PALAIS

À Max Jacob

Vers le palais de Rosemonde au fond du Rêve
 Mes rêveuses pensées pieds nus vont en soirée
 Le palais don du roi comme un roi nu s'élève
 Des chairs fouettées des roses de la roseraie

On voit venir au fond du jardin mes pensées
 Qui sourient du concert joué par les grenouilles
 Elles ont envie des cyprès grandes quenouilles
 Et le soleil miroir des roses s'est brisé
 Le stigmaté sanglant des mains contre les vitres
 Quel archet mal blessé du couchant le troua
 La résine qui rend amer le vin de Chypre
 Ma bouche aux agapes d'agneau blanc l'éprouva

Sur les genoux pointus du monarque adultère
 Sur le mai de son âge et sur son trente et un
 Madame Rosemonde roule avec mystère
 Ses petits yeux tout ronds pareils aux yeux des Huns

Dame de mes pensées au cul de perle fine
 Dont ni perle ni cul n'égale l'orient
 Qui donc attendez-vous
 De rêveuses pensées en marche à l'Orient
 Mes plus belles voisines

Toc toc Entrez dans l'antichambre le jour baisse
 La veilleuse dans l'ombre est un bijou d'or cuit
 Pendez vos têtes aux patères par les tresses
 Le ciel presque nocturne a des lueurs d'aiguilles

On entra dans la salle à manger les narines
 Renflaient une odeur de graisse et de gaillon
 On eut vingt potages dont trois couleurs d'urine

Et le roi prit deux œufs pochés dans du bouillon

Puis les marmitons apportèrent les viandes
Des rôtis de pensées mortes dans mon cerveau
Mes beaux rêves mort-nés en tranches bien saignantes
Et mes souvenirs faisandés en godiveaux

Or ces pensées mortes depuis des millénaires
Avaient le fade goût des grands mammoths gelés
Les os ou songe-creux venaient des ossuaires
En danse macabre aux plis de mon cervelet

Et tous ces mets criaient des choses nonpareilles
Mais nom de Dieu!
Ventre affamé n'a pas d'oreilles
Et les convives mastiquaient à qui mieux mieux

Ah! nom de Dieu! qu'ont donc crié ces entrecôtes
Ces grands pâtés ces os à moelle et mirotons
Langues de feu où sont-elles mes pentecôtes
Pour mes pensées de tous pays de tous les temps



CHANTRE

Et l'unique cordeau des trompettes marines

CRÉPUSCULE

À *Mademoiselle Marie Laurencin*

Frôlée par les ombres des morts
Sur l'herbe où le jour s'exténue
L'arlequine s'est mise nue
Et dans l'étang mire son corps

Un charlatan crépusculaire
Vante les tours que l'on va faire
Le ciel sans teinte est constellé
D'astres pâles comme du lait

Sur les tréteaux l'arlequin blême
Salue d'abord les spectateurs
Des sorciers venus de Bohême
Quelques fées et les enchanteurs

Ayant décroché une étoile
Il la manie à bras tendu
Tandis que des pieds un pendu
Sonne en mesure les cymbales

L'aveugle berce un bel enfant
La biche passe avec ses faons
Le nain regarde d'un air triste
Grandir l'arlequin trismégiste

ANNIE

Sur la côte du Texas
Entre Mobile et Galveston il y a
Un grand jardin tout plein de roses
Il contient aussi une villa
Qui est une grande rose

Une femme se promène souvent
Dans le jardin toute seule
Et quand je passe sur la route bordée de tilleuls
Nous nous regardons

Comme cette femme est mennonite
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons
Il en manque deux à mon veston
La dame et moi suivons presque le même rite



PARIS - Rue de Nav

LA MAISON DES MORTS

À Maurice Raynal

S'étendant sur les côtés du cimetière
 La maison des morts l'encadrait comme un cloître
 À l'intérieur de ses vitrines
 Pareilles à celles des boutiques de modes
 Au lieu de sourire debout
 Les mannequins grimaçaient pour l'éternité

Arrivé à Munich depuis quinze ou vingt jours
 J'étais entré pour la première fois et par hasard
 Dans ce cimetière presque désert
 Et je claquais des dents
 Devant toute cette bourgeoisie
 Exposée et vêtue le mieux possible
 En attendant la sépulture

Soudain
 Rapide comme ma mémoire
 Les yeux ses rallumèrent
 De cellule vitrée en cellule vitrée
 Le ciel se peupla d'une apocalypse
 Vivace

Et la terra plate à l'infini
 Comme avant Galilée
 Se couvrit de mille mythologies immobiles
 Un ange en diamant brisa toutes les vitrines
 Et les morts m'accostèrent
 Avec des mines de l'autre monde

Mais leur visage et leurs attitudes
 Devinrent bientôt moins funèbres
 Le ciel et la terre perdirent
 Leur aspect fantasmagorique



Les morts se réjouissaient
 De voir leurs corps trépassés entre eux et la lumière
 Ils riaient de leur ombre et l'observaient
 Comme si véritablement
 C'eût été leur vie passée

Alors je les dénombrai
 Ils étaient quarante-neuf hommes
 Femmes et enfants
 Qui embellissaient à vue d'œil
 Et me regardaient maintenant
 Avec tant de cordialité
 Tant de tendresse même
 Que les prenant en amitié
 Tout à coup
 Je les invitai à une promenade
 Loin des arcades de leur maison

Et tous bras dessus bras dessous
 Fredonnant des airs militaires
 Oui tous vos péchés sont absous
 Nous quittâmes le cimetière

Nous traversâmes la ville
 Et rencontrions souvent
 Des parents des amis qui se joignaient
 À la petite troupe des morts récents
 Tous étaient si gais
 Si charmants si bien portants
 Que bien malin qui aurait pu
 Distinguer les morts des vivants

Puis dans la campagne
 On s'éparpilla
 Deux cheveu-légers nous joignirent
 On leur fit fête
 Ils coupèrent du bois de viorne

Et de sureau
Dont ils firent des sifflets
Qu'ils distribuèrent aux enfants

Plus tard dans un bal champêtre
Les couples mains sur les épaules
Dansèrent au son aigre des cithares

Ils n'avaient pas oublié la danse
Ces morts et ces mortes
On buvait aussi
Et de temps à autre une cloche
Annonçait qu'un autre tonneau
Allait être mis en perce

Une morte assise sur un banc
Près d'un buisson d'épine-vinette
Laisait un étudiant
Agenouillé à ses pieds
Lui parler de fiançailles

Je vous attendrai
Dix ans vingt ans s'il le faut
Votre volonté sera la mienne

Je vous attendrai
Toute votre vie
Répondait la morte

Des enfants
De ce monde ou bien de l'autre
Chantaient de ces rondes
Aux paroles absurdes et lyriques
Qui sans doute sont les restes
Des plus anciens monuments poétiques
De l'humanité



L'étudiant passa une bague
A l'annulaire de la jeune morte
Voici le gage de mon amour
De nos fiançailles
Ni le temps ni l'absence
Ne nous feront oublier nos promesses
Et un jour nous auront une belle noce
Des touffes de myrte
À nos vêtements et dans vos cheveux
Un beau sermon à l'église
De longs discours après le banquet
Et de la musique
De la musique

Nos enfants
Dit la fiancée
Seront plus beaux plus beaux encore
Hélas! la bague était brisée
Que s'ils étaient d'argent ou d'or
D'émeraude ou de diamant
Seront plus clairs plus clairs encore
Que les astres du firmament
Que la lumière de l'aurore
Que vos regards mon fiancé
Auront meilleure odeur encore
Hélas! la bague était brisée
Que le lilas qui vient d'éclorre
Que le thym la rose ou qu'un brin
De lavande ou de romarin

Les musiciens s'en étant allés
Nous continuâmes la promenade

Au bord d'un lac
On s'amusa à faire des ricochets
Avec des cailloux plats
Sur l'eau qui dansait à peine

Des barques étaient amarrées
 Dans un havre
 On les détacha
 Après que toute la troupe se fut embarquée
 Et quelques morts ramaient
 Avec autant de vigueur que les vivants
 À l'avant du bateau que je gouvernais
 Un mort parlait avec une jeune femme
 Vêtue d'une robe jaune
 D'un corsage noir
 Avec des rubans bleus et d'un chapeau gris
 Orné d'une seule petite plume défrisée

Je vous aime
 Disait-il
 Comme le pigeon aime la colombe
 Comme l'insecte nocturne
 Aime la lumière

Trop tard
 Répondait la vivante
 Repoussez repoussez cet amour défendu
 Je suis mariée
 Voyez l'anneau qui brille
 Mes mains tremblent
 Je pleure et je voudrais mourir

Les barques étaient arrivées
 À un endroit où les cheveu-légers
 Savaient qu'un écho répondait de la rive
 On ne se lassait point de l'interroger
 Il y eut des questions si extravagantes
 Et des réponses tellement pleines d'à-propos
 Que c'était à mourir de rire
 Et le mort disait à la vivante



nique - Le Recrutement

Nous serions si heureux ensemble
 Sur nous l'eau se refermera
 Mais vous pleurez et vos mains tremblent
 Aucun de nous ne reviendra

On reprit terre et ce fut le retour
 Les amoureux s'entr'aimaient
 Et par couples aux belles bouches
 Marchaient à distances inégales
 Les morts avaient choisi les vivantes
 Et les vivants
 Des mortes
 Un genévrier parfois
 Faisait l'effet d'un fantôme

Les enfants déchiraient l'air
 En soufflant les joues creuses
 Dans leurs sifflets de viorne
 Ou de sureau
 Tandis que les militaires
 Chantaient des tyroliennes
 En se répondant comme on le fait
 Dans la montagne

Dans la ville
 Notre troupe diminua peu à peu
 On se disait
 Au revoir
 À demain
 À bientôt
 Beaucoup entraient dans les brasseries
 Quelques-uns nous quittèrent
 Devant une boucherie canine
 Pour y acheter leur repas du soir

Bientôt je restai seul avec ces morts
Qui s'en allaient tout droit
Au cimetière
Où
Sous les Arcades
Je les reconnus
Couchés
Immobiles
Et bien vêtus
Attendant la sépulture derrière les vitrines

Ils ne se doutaient pas
De ce qui s'était passé
Mais les vivants en gardaient le souvenir
C'était un bonheur inespéré
Et si certain
Qu'ils ne craignaient point de le perdre

Ils vivaient si noblement
Que ceux qui la veille encore
Les regardaient comme leurs égaux
Ou même quelque chose de moins
Admiraient maintenant
Leur puissance leur richesse et leur génie
Car y a-t-il rien qui vous élève
Comme d'avoir aimé un mort ou une morte
On devient si pur qu'on en arrive
Dans les glaciers de la mémoire
À se confondre avec le souvenir
On est fortifié pour la vie
Et l'on n'a plus besoin de personne



CLOTILDE

L'anémone et l'ancolie
Ont poussé dans le jardin
Où dort la mélancolie
Entre l'amour et le dédain

Il y vient aussi nos ombres
Que la nuit dissipera
Le soleil qui les rend sombres
Avec elles disparaîtra

Les déités des eaux vives
Laissent couler leurs cheveux
Passe il faut que tu poursuives
Cette belle ombre que tu veux

CORTEGE

à M. Léon Bailby

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
 Qui nidifie en l'air
 À la limite où notre sol brille déjà
 Baisse ta deuxième paupière la terre t'éblouit
 Quand tu lèves la tête

Et moi aussi de près je suis sombre et terne
 Une brume qui vient d'obscurcir les lanternes
 Une main qui tout à coup se pose devant les yeux
 Une voûte entre vous et toutes les lumières
 Et je m'éloignerai m'illuminant au milieu d'ombres
 Et d'alignements d'yeux des astres bien-aimés

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
 Qui nidifie en l'air
 À la limite où brille déjà ma mémoire
 Baisse ta deuxième paupière
 Ni à cause du soleil ni à cause de la terre
 Mais pour ce feu oblong dont l'intensité ira s'augmentant
 Au point qu'il deviendra un jour l'unique lumière

Un jour
 Un jour je m'attendais moi-même
 Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
 Pour que je sache enfin celui-là que je suis
 Moi qui connais les autres
 Je les connais par les cinq sens et quelques autres
 Il me suffit de voir leur pieds pour pouvoir refaire ces gens à
 milliers
 De voir leurs pieds paniques un seul de leurs cheveux
 De voir leur langue quand il me plaît de faire le médecin
 Ou leurs enfants quand il me plaît de faire le prophète
 Les vaisseaux des armateurs la plume de mes confrères

La monnaie des aveugles les mains des muets
 Ou bien encore à cause du vocabulaire et non de
 l'écriture
 Une lettre écrite par ceux qui ont plus de vingt ans
 Il me suffit de sentir l'odeur de leurs églises
 L'odeur des fleuves dans leurs villes
 Le parfum des fleurs dans les jardins publics
 Ô Corneille Agrippa l'odeur d'un petit chien m'eût
 suffi
 Pour décrire exactement tes concitoyens de Cologne
 Leurs rois-mages et la ribambelle ursuline
 Qui t'inspirait l'erreur touchant toutes les femmes
 Il me suffit de goûter la saveur de laurier qu'on
 cultive pour que j'aime ou que je bafoue
 Et de toucher les vêtements
 Pour ne pas douter si l'on est frileux ou non
 Ô gens que je connais
 Il me suffit d'entendre le bruit de leurs pas
 Pour pouvoir indiquer à jamais la direction qu'ils ont
 prise
 Il me suffit de tous ceux-là pour me croire le droit
 De ressusciter les autres
 Un jour je m'attendais moi-même
 Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
 Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que j'aime
 Parmi lesquels je n'étais pas
 Les géants couverts d'algues passaient dans leurs
 villes
 Sous-marines où les tours seules étaient des îles
 Et cette mer avec les clartés de ses profondeurs
 Coulait sang de mes veines et fait battre mon cœur
 Puis sur cette terre il venait mille peuplades blanches
 Dont chaque homme tenait une rose à la main
 Et le langage qu'ils inventaient en chemin
 Je l'appris de leur bouche et je le parle encore
 Le cortège passait et j'y cherchais mon corps
 Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même



PARIS. — Rue d

Amenaient un à un les morceaux de moi-même
 On me bâtit peu à peu comme on élève une tour
 Les peuples s'entassaient et je parus moi-même
 Qu'ont formé tous les corps et les choses humaines

Temps passés Trépassés Les dieux qui me formâtes
 Je ne vis que passant ainsi que vous passâtes
 Et détournant mes yeux de ce vide avenir
 En moi-même je vois tout le passé grandir

Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore
 Près du passé luisant demain est incolore
 Il est informe aussi près de ce qui parfait
 Présente tout ensemble et l'effort et l'effet



MARIZIBILL

Dans la Haute-Rue à Cologne
 Elle allait et venait le soir
 Offerte à tous en tout mignonne
 Puis buvait lasse des trottoirs
 Très tard dans les brasseries borgnes

Elle se mettait sur la paille
 Pour un maquereau roux et rose
 C'était un juif il sentait l'ail
 Et l'avait venant de Formose
 Tirée d'un bordel de Changai

Je connais des gens de toutes sortes
 Ils n'égalent pas leurs destins
 Indécis comme feuilles mortes
 Leurs yeux sont des feux mal éteints
 Leurs cœurs bougent comme leurs portes

LE VOYAGEUR
À *Fernand Fleuret.*

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

Tu regardais un banc de nuages descendre
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures
Et de tous ces regrets de tous ces repentirs
Te souviens-tu

Vagues poissons arqués fleurs submarines
Une nuit c'était la mer
Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens je m'en souviens encore

Un soir je descendis dans une auberge triste
Auprès de Luxembourg
Dans le fond de la salle il s'envolait un Christ
Quelqu'un avait un furet
Un autre un hérisson
L'on jouait aux cartes
Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat des gares
Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient
Et vomissaient la nuit le soleil des journées
Ô matelots ô femmes sombres et vous mes compagnons
Souvenez-vous-en

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé
Le plus jeune en mourant tomba sur le côté

Ô vous chers compagnons
Sonneries électriques des gares chant des moissonneuses

[agrandir l'image](#)



Traîneau d'un boucher régiment des rues sans nombre
Cavalerie des ponts nuits livides de l'alcool
Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles

Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif
des paysages

Les cyprès projetaient sous la lune leurs ombres
J'écoutais cette nuit au déclin de l'été
Un oiseau langoureux et toujours irrité
Et le bruit éternel d'un fleuve large et sombre

Mais tandis que mourants roulaient vers l'estuaire
Tous les regards tous les regards de tous les yeux
Les bords étaient déserts herbus silencieux
Et la montagne à l'autre rive était très claire

Alors sans bruit sans qu'on pût voir rien de vivant
Contre le mont passèrent des ombres vivaces
De profil ou soudain tournant leurs vagues faces
Et tenant l'ombre de leurs lances en avant

Les ombres contre le mont perpendiculaire
Grandissaient ou parfois s'abaissaient brusquement
Et ces ombres barbues pleuraient humainement
En glissant pas à pas sur la montagne claire

Qui donc reconnais-tu sur ces vieilles photographies
Te souviens-tu du jour où une vieille abeille tomba
dans le feu
C'était tu t'en souviens à la fin de l'été
Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
L'aîné portait au cou une chaîne de fer
Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

[page précédente](#)

[page suivante](#)

[table](#)

MARIE

Vous y dansiez petite fille
Y danserez-vous mère-grand
C'est la maclotte qui sautille
Toutes les cloches sonneront
Quand donc reviendrez-vous Marie

Les masques sont silencieux
Et la musique est si lointaine
Qu'elle semble venir des cieux
Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine
Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige
Flocons de laine et ceux d'argent
Des soldats passent et que n'ai-je
Un cœur à moi ce cœur changeant
Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux
Crépus comme mer qui moutonne
Sais-je où s'en iront tes cheveux
Et tes mains feuilles de l'automne
Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine
Un livre ancien sous le bras
Le fleuve est pareil à ma peine
Il s'écoule et ne tarit pas
Quand donc finira la semaine



LA BLANCHE NEIGE

Les anges les anges dans le ciel
L'un est vêtu en officier
L'un est vêtu en cuisinier
Et les autres chantent

Bel officier couleur du ciel
Le doux printemps longtemps après Noël
Te médaillera d'un beau soleil
D'un beau soleil

Le cuisinier plume les oies
Ah! tombe neige
Tombe et que n'ai-je
Ma bien-aimée entre mes bras

PÈME LU AU MARIAGE D'ANDRE SALMON

Le 13 juillet 1909.

En voyant des drapeaux ce matin je ne me suis pas dit
 Voilà les riches vêtements des pauvres
 Ni la pudeur démocratique veut me voiler sa douleur
 Ni la liberté en honneur fait qu'on imite maintenant
 Les feuilles ô liberté végétale ô seule liberté terrestre
 Ni les maisons flambent parce qu'on partira pour ne plus revenir
 Ni ces mains agitées travailleront demain pour nous tous
 Ni même on a pendu ceux qui ne savaient pas profiter de la vie
 Ni même on renouvelle le monde en reprenant la Bastille
 Je sais que seuls le renouvellent ceux qui sont fondés en poésie
 On a pavoisé Paris parce que mon ami André Salmon s'y marie

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit
 Au temps de notre jeunesse
 Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube
 Epris épris des mêmes paroles dont il faudra changer le sens
 Trompés trompés pauvres petits et ne sachant pas encore rire
 La table et les deux verres devinrent un mourant qui nous jeta le
 dernier regard d'Orphée
 Les verres tombèrent se brisèrent
 Et nous apprîmes à rire
 Nous partîmes alors pèlerins de la perdition
 A travers les rues à travers les contrées à travers la raison
 Je le revis au bord du fleuve sur lequel flottait Ophélie
 Qui blanche flotte encore entre les nénuphars
 Il s'en allait au milieu des Hamlets blafards
 Sur la flûte jouant les airs de la folie
 Je le revis près d'un moujik mourant compter les béatitudes
 En admirant la neige semblable aux femmes nues
 Je le revis faisant ceci ou cela en l'honneur des mêmes paroles
 Qui changent la face des enfants et je dis toutes ces choses
 Souvenir et Avenir parce que mon ami André Salmon se marie



Réjouissons-nous non pas parce que notre amitié a
 été le fleuve qui nous a fertilisés
 Terrains riverains dont l'abondance est la nourriture
 que tous espèrent
 Ni parce que nos verres nous jettent encore une fois
 le regard d'Orphée mourant
 Ni parce que nous avons tant grandi que beaucoup
 pourraient confondre nos yeux et les étoiles
 Ni parce que les drapeaux claquent aux fenêtres des
 citoyens qui sont contents depuis cent ans d'avoir la
 vie et de menues choses à défendre
 Ni parce que fondés en poésie nous avons des droits
 sur les paroles qui forment et défont l'Univers
 Ni parce que nous pouvons pleurer sans ridicule et
 que nous savons rire
 Ni parce que nous fumons et buvons comme
 autrefois
 Réjouissons-nous parce que directeur du feu et des
 poètes
 L'amour qui emplît ainsi que la lumière
 Tout le solide espace entre les étoiles et les planètes
 L'amour veut qu'aujourd'hui mon ami André Salmon
 se marie

Alcools

L'ADIEU

J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends



Guillaume Apollinaire

SALOMÉ

Pour que sourie encore une fois Jean-Baptiste
Sire je danserais mieux que les séraphins
Ma mère dites-moi pourquoi vous êtes triste
En robe de comtesse à côté du Dauphin

Mon cœur battait battait très fort à sa parole
Quand je dansais dans le fenouil en écoutant
Et je brodais des lys sur une banderole
Destinée à flotter au bout de son bâton

Et pour qui voulez-vous qu'à présent je la brode
Son bâton reflurit sur les bors du Jourdain
Et tous les lys quand vos soldats ô roi Hérode
L'emmenèrent se sont flétris dans mon jardin

Venez tous avec moi là-bas sous les quinconces
Ne pleure pas ô joli fou du roi
Prends cette tête au lieu de ta marotte et danse
N'y touchez pas son front ma mère est déjà froid

Sire marchez devant trabants marchez derrière
Nous creuserons un trou et l'y enterrerons
Nous planterons des fleurs et danserons en rond
Jusqu'à l'heure où j'aurai perdu ma jarretière
Le roi sa tabatière
L'infante son rosaire
Le curé son bréviaire

LA PORTE

La porte de l'hôtel sourit terriblement
 Qu'est-ce que cela peut me faire ô ma maman
 D'être cet employé pour qui seul rien n'existe
 Pi-mus couples allant dans la profonde eau triste
 Anges frais débarqués à Marseille hier matin
 J'entends mourir et remourir un chant lointain
 Humble comme je suis qui ne suis rien qui vaille

Enfant je t'ai donné ce que j'avais travaille



MERLIN ET LA VIEILLE FEMME

Le soleil ce jour-là s'étalait comme un ventre
 Maternel qui saignait lentement sur le ciel
 La lumière est ma mère ô lumière sanglante
 Les nuages coulaient comme un flux menstruel

Au carrefour où nulle fleur sinon la rose
 Des vents mais sans épine n'a fleuri l'hiver
 Merlin guettait la vie et l'éternelle cause
 Qui fait mourir et puis renaître l'univers

Une vieille sur une mule à chape verte
 S'en vint suivant la berge du fleuve en aval
 Et l'antique Merlin dans la plaine déserte
 Se frappait la poitrine en s'écriant Rival

Ô mon être glacé dont le destin m'accable
 Dont ce soleil de chair grelotte veux-tu voir
 Ma Mémoire venir et m'aimer ma semblable
 Et quel fils malheureux et beau je veux avoir

Son geste fit crouler l'orgueil des cataclysmes
 Le soleil en dansant remuait son nombril
 Et soudain le printemps d'amour et d'héroïsme
 Amena par la main un jeune jour d'avril

Les voies qui viennent de l'ouest étaient couvertes
 D'ossements d'herbes drues de destins et de fleurs
 Des monuments tremblants près des charognes
 vertes
 Quand les vents apportaient des poils et des
 malheurs

Laissant sa mule à petits pas s'en vint l'amante
 À petits coups le vent défripait ses atours
 Puis les pâles amants joignant leurs mains démentes
 L'entrelacs de leurs doigts fut leur seul laps d'amour

Elle balla mimant un rythme d'existence
 Criant Depuis cent ans j'espérais ton appel
 Les astres de ta vie influaient sur ma danse
 Morgane regardait de haut du mont Gibel

Ah! qu'il fait doux danser quand pour vous se déclare
 Un mirage où tout chante et que les vents d'horreur
 Feignent d'être le rire de la lune hilare
 Et d'effrayer les fantômes avants-coueurs

J'ai fait des gestes blancs parmi les solitudes
 Des lémures couraient peupler les cauchemars
 Mes tournoiments exprimaient les béatitudes
 Qui toutes ne sont rien qu'un pur effet de l'Art

Je n'ai jamais cueilli que la fleur d'aubépine
 Aux printemps finissants qui voulaient déflleurir
 Quand les oiseaux de proie proclamaient leurs rapines
 D'agneaux mort-nés et d'enfants-dieux qui vont mourir

Et j'ai vieilli vois-tu pendant ta vie je danse
 Mais j'eusse été tôt lasse et l'aubépine en fleurs
 Cet avril aurait eu la pauvre confiance
 D'un corps de vieille morte en mimant la douleur

Et leurs mains s'élevaient comme un vol de colombes
 Clarté sur qui la nuit fondit comme un vautour
 Puis Merlin s'en alla vers l'est disant Qu'il monte
 Le fils de ma Mémoire égale de l'Amour

Qu'il monte de la fange ou soit une ombre d'homme
 Il sera bien mon fils mon ouvrage immortel
 Le front nimbé de feu sur le chemin de Rome
 Il marchera tout seul en regardant le ciel



e des Entrepreneurs

La dame qui m'attend se nomme Viviane
 Et vienne le printemps des nouvelles douleurs
 Couché parmi la marjolaine et les pas-d'âne
 Je m'éterniserai sous l'aubépine en fleurs

SALTIMBANQUES

À Louis Dumur.

Dans la plaine les baladins
S'éloignent au long des jardins
Devant l'huis des auberges grises
Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant
Les autres suivent en rêvant
Chaque arbre fruitier se résigne
Quand de très loin ils lui font signe

Ils ont des poids ronds ou carrés
Des tambours des cerceaux dorés
L'ours et le singe animaux sages
Quêtent des sous sur leur passage



Le chemin Vert à la Rue

LE LARRON

CHŒUR

Maraudeur étranger malheureux malhabile
Voleur voleur que ne demandais-tu ces fruits
Mais puisque tu as faim que tu es en exil
Il pleure il est barbare et bon pardonnez-lui

LARRON

Je confesse le vol des fruits doux des fruits mûrs
Mais ce n'est pas l'exil que je viens simuler
Et sachez que j'attends de moyennes tortures
Injustes si je rends tout ce que j'ai volé

VIEILLARD

Issu de l'écume des mers comme Aphrodite
Sois docile puisque tu es beau Naufragé
Vois les sages te font des gestes socratiques
Vous parlerez d'amour quand il aura mangé

CHŒUR

Maraudeur étranger malhabile et malade
Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit
Qui charma de lueurs Zacinthe et les Cyclades
As-tu feint d'avoir faim quand tu volas les fruits

LARRON

Possesseurs de fruits mûrs que dirai-je aux insultes
Où ta voix ligure en nénie ô maman
Puisqu'ils n'eurent enfin la pubère et l'adulte
De prétexte sinon de s'aimer nuitamment

Il y avait des fruits tout ronds comme des âmes
 Et des amandes de pomme de pin jonchaient
 Votre jardin marin où j'ai laissé mes rames
 Et mon couteau punique au pied de ce pêcher

Les citrons couleur d'huile et à saveur d'eau froide
 Pendaient parmi les fleurs des citronniers tordus
 Les oiseaux de leur bec ont blessé vos grenades
 Et presque toutes les figues étaient fendues

L'ACTEUR

Il entra dans la salle aux fresques qui figurent
 L'inceste solaire et nocturne dans les nues
 Assieds-toi là pour mieux ouïr les voix ligures
 Au son des cinyres des Lydiennes nues

Or les hommes ayant des masques de théâtre
 Et les femmes ayant des colliers où pendaient
 La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre
 Parlaient entre eux le langage de la Chaldée

Les autans langoureux dehors feignaient l'automne
 Les convives c'étaient tant de couples d'amants
 Qui dirent tour à tour Voleur je te pardonne
 Reçois d'abord le sel puis le pain de froment

Le brouet qui froidit sera fade à tes lèvres
 Mais l'outre en peau de bouc maintient frais le vin blanc
 Par ironie veux-tu qu'on serve un plat de fèves
 Ou des beignets de fleurs trempés dans du miel blond

Une femme lui dit Tu n'invoques personne
 Crois-tu donc au hasard qui coule au sablier
 Voleur connais-tu mieux les lois malgré les hommes
 Veux-tu le talisman heureux de mon collier

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques
 Emplissez de noix la besace du héros
 Il est plus noble que le paon pythagorique
 Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

Qui donc es-tu toi qui nous vins grâce au vent scythe
 Il en est tant venu par la route ou la mer
 Conquérants égarés qui s'éloignaient trop vite
 Colonnes de clins d'yeux qui fuyaient aux éclairs

CHŒUR

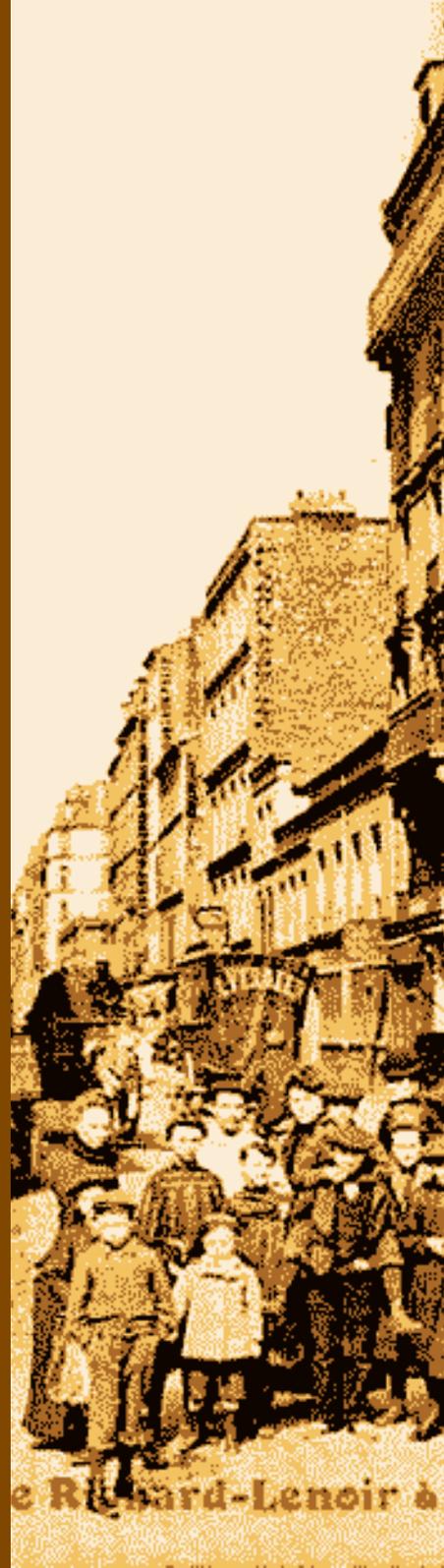
Un homme bègue ayant au front deux jets de
 flammes
 Passa menant un peuple infime pour l'orgueil
 De manger chaque jour les cailles et la manne
 Et d'avoir vu la mer ouverte comme un œil

Les piseurs d'eau barbus coiffés de bandelettes
 Noires et blanches contre les maux et les sorts
 Revenaient de l'Euphrate et les yeux des chouettes
 Attiraient quelquefois les chercheurs de trésors

Cet insecte jaseur ô poète barbare
 Regagnait chastement à l'heure d'y mourir
 La forêt précieuse aux oiseaux gemmipares
 Aux crapauds que l'azur et les sources mûrirent

Un triomphe passait gémir sous l'arc-en-ciel
 Avec de blêmes laurés debout dans les chars
 Les statues suant les scurriles les agnelles
 Et l'angoisse rauque des paonnes et des jars

Les veuves précédaient en égrenant des grappes
 Les évêques noir révérent sans le savoir
 Au triangle isocèle ouvert au mors des chapes
 Pallas et chantaient l'hymne à la belle mais noire



e Richard-Lenoir à

Les chevaucheurs nous jetèrent dans l'avenir
 Les alcancies pleines de cendre ou bien de fleurs
 Nous aurons des baisers florentins sans le dire
 Mais au jardin ce soir tu vins sage et voleur

Ceux de ta secte adorent-ils un signe obscène
 Belphégor le soleil le silence ou le chien
 Cette furtive ardeur des serpents qui s'entr'aiment

L'ACTEUR

Et le larron des fruits cria Je suis chrétien

CHŒUR

Ah! Ah! les colliers tinteront cherront les masques
 Va-t'en va-t'en contre le feu l'ombre prévaut
 Ah! Ah! le larron de gauche dans la bourrasque
 Rira de toi comme hennissent les chevaux

FEMME

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques
 Emplissez de noix la besace du héros
 Il est plus noble que le paon pythagorique
 Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

CHŒUR

Ah! Ah! nous secouerons toute la nuit les sistres
 La voix ligure était-ce donc un talisman
 Et si tu n'es pas de droite tu es sinistre
 Comme une tache grise ou le pressentiment



...e du Chemin Vert (

Puisque l'absolu choit la chute est une preuve
 Qui double devient triple avant d'avoir été
 Nous avouerons que les grossesses nous émeuvent
 Les ventres pourront seuls nier l'aséité

Vois les vases sont pleins d'humides fleurs morales
 Va-t'en mais dénudé puisque tout est à nous
 Ouis du chœur des vents les cadences plagales
 Et prends l'arc pour tuer l'unicorne ou le gnou

L'ombre équivoque et tendre est le deuil de ta chair
 Et sombre elle est humaine et puis la nôtre aussi
 Va-t'en le crépuscule a des lueurs légères
 Et puis aucun de nous ne croirait tes récits

Il brillait et attirait comme la pantaure
 Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée
 Et les femmes la nuit feignant d'être des taures
 L'eussent aimé comme on l'aima puisqu'en effet

Il était pâle il était beau comme un roi ladre
 Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée
 La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre
 Au lieu du roseau triste et du funèbre faix

Que n'alla-t-il vivre à la cour du roi d'Edesse
 Maigre et magique il eût scruté le firmament
 Pâle et magique il eût aimé des poétesses
 Juste et magique il eût épargné les démons

Va-t'en errer crédule et roux avec ton ombre
 Soit! la triade est mâle et tu es vierge et froid
 Le tact est relatif mais la vue est oblongue
 Tu n'as de signe que le signe de la croix

LEVENT NOCTURNE

Oh! les cimes des pins grincent en se heurtant
 Et l'on entend aussi se lamenter l'autan
 Et du fleuve prochain à grand'voix triomphales
 Les elfes rire au vent ou corner aux rafales
 Attys Attys Attys charmant et débraillé
 C'est ton nom qu'en la nuit les elfes ont raillé
 Parce qu'un de tes pins s'abat au vent gothique
 La forêt fuit au loin comme une armée antique
 Dont les lances ô pins s'agitent au tournant
 Les villages éteints méditent maintenant
 Comme les vierges les vieillards et les poètes
 Et ne s'éveilleront au pas de nul venant
 Ni quand sur leurs pigeons fondront les gypaètes



LUL DE FALTENIN

À Louis de Gonzague Frick.

Sirènes j'ai rampé vers vos
 Grottes tiriez aux mers la langue
 En dansant devant leurs chevaux
 Puis battiez de vos ailes d'anges
 Et j'écoutais ces chœurs rivaux

Une arme ô ma tête inquiète
 J'agite un feuillage défleuri
 Pour écarter l'haleine tiède
 Qu'exhalent contre mes grands cris
 Vos terribles bouches muettes

Il y a là-bas la merveille
 Au prix d'elle que valez-vous
 Le sang jaillit de mes otelles
 À mon aspect et je l'avoue
 Le meurtre de mon double orgueil

Si les bateliers ont ramé
 Loin des lèvres à fleur de l'onde
 Mille et mille animaux charmés
 Flairent la route à la rencontre
 De mes blessures bien-aimées

Leurs yeux étoiles bestiales
 Eclairent ma compassion
 Qu'importe sagesse égale
 Celle des constellations
 Car c'est moi seul nuit qui t'étoile

Sirènes enfin je descends
 Dans une grotte avide J'aime
 Vos yeux Les degrés sont glissants
 Au loin que vous devenez naines
 N'attirez plus aucun passant

Dans l'attentive et bien-apprise
J'ai vu feulloler nos forêts
Mer le soleil se gargarise
Où les matelots désiraient
Que vergues et mâts reverdissent

Je descends et le firmament
S'est changé très vite en méduse
Puisque je flambe atrocement
Que mes bras seuls sont les excuses
Et les torches de mon tourment

Oiseaux tiriez aux mers la langue
Le soleil d'hier m'a rejoint
Les otelles nous ensanglantent
Dans le nid des Sirènes loin
Du troupeau d'étoiles oblongues



voix prise de la rue de

LA TZIGANE

La tzigane savait d'avance
Nos deux vies barrées par les nuits
Nous lui dîmes adieu et puis
De ce puits sortit l'Espérance

L'amour lourd comme un ours privé
Dansa debout quand nous voulûmes
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes
Et les mendiants leurs Ave

On sait très bien que l'on se damne
Mais l'espoir d'aimer en chemin
Nous fait penser main dans la main
A ce qu'a prédit la tzigane

L'ERMITE
À Félix Fénéon.

Un ermite déchaux près d'un crâne blanchi
Cria Je vous maudis martyres et détresses
Trop de tentations malgré moi me caressent
Tentations de lune et de logomachies

Trop d'étoiles s'enfuient quand je dis mes prières
Ô chef de morte Ô vieil ivoire Orbites Trous
Des narines rongées J'ai faim Mes cris s'enrouent
Voici donc pour mon jeûne un morceau de gruyère

Ô Seigneur flagellez les nuées du coucher
Qui vous tendent au ciel de si jolis culs roses
Et c'est le soir les fleurs de jour déjà se closent
Et les souris dans l'ombre incantent le plancher

Les humains savent tant de jeux l'amour la mourre
L'amour jeu des nombrils ou jeu de la grande oie
La mourre jeu du nombre illusoire des doigts
Saigneur faites Seigneur qu'un jour je m'énamoure

J'attends celle qui me tendra ses doigts menus
Combien de signes blancs aux ongles les paresces
Les mensonges pourtant j'attends qu'elle les dresse
Ses mains énamourées devant moi l'Inconnue

Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis unicorne
Pourtant malgré son bel effroi concupiscent
Comme un poupon chéri mon sexe est innocent
D'être anxieux seul et debout comme une borne

Seigneur le Christ est nu jetez jetez sur lui
La robe sans couture éteignez les ardeurs
Au puits vont se noyer tant de tintements d'heures
Quand isochrones choient des gouttes d'eau de pluie



prise de la rue du C

J'ai veillé trente nuits sous les lauriers-roses
As-tu sué du sang Christ dans Gethsémani
Crucifié réponds Dis non Moi je le nie
Car j'ai trop espéré en vain l'hématidrose

J'écoutais à genoux toquer les battements
Du cœur le sang roulait toujours en ses artères
Qui sont de vieux coraux ou qui sont des clavaires
Et mon aorte était avare éperdument

Une goutte tomba Sueur Et sa couleur
Lueur Le sang si rouge et j'ai ri des damnés
Puis enfin j'ai compris que je saignais du nez
À cause des parfums violents de mes fleurs

Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point venu
De vol très indolent me tendre un beau calice
J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon cilice
Tissé de crins soyeux par de cruels canuts

Vertuchou Riotant des vulves des papesses
De saintes sans tétons j'irai vers les cités
Et peut-être y mourir pour ma virginité
Parmi les mains les peaux les mots et les promesses

Malgré les autans bleus je me dresse divin
Comme un rayon de lune adoré par la mer
En vain j'ai supplié tous les saints aémères
Aucun n'a consacré mes doux pains sans levain

Et je marche Je fuis ô nuit Lilith ulule
Et clame vainement et je vois de grands yeux
S'ouvrir tragiquement Ô nuit je vois tes cieus
S'étoiler calmement de splendides pilules

Un squelette de reine innocente est pendu
 À un long fil d'étoile en désespoir sévère
 La nuit les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert
 Quand meurt les jour avec un râle inattendu

Et je marche je fuis ô jour l'émoi de l'aube
 Ferma le regard fixe et doux de vieux rubis
 Des hiboux et voici le regard des brebis
 Et des truies aux tétins roses comme des lobes

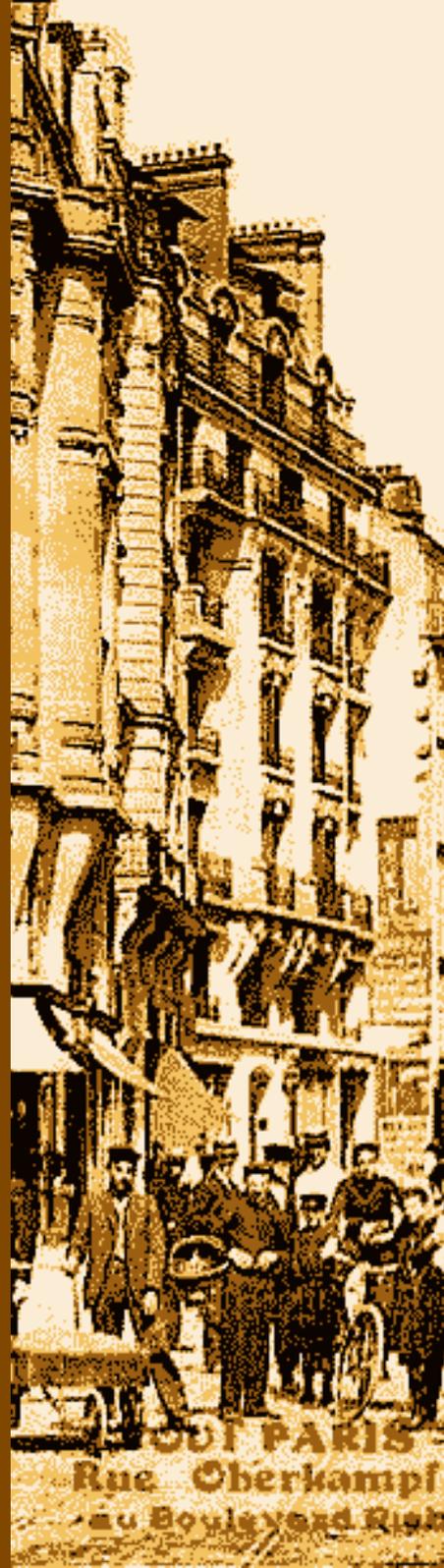
Des corbeaux éployés comme des tildes font
 Une ombre vaine aux pauvres champs de seigle mûr
 Non loin des bourgs où des chaumières sont impures
 D'avoir des hiboux morts cloués à leur plafond

Mes kilomètres longs Mes tristesses plénières
 Les squelettes de doigts terminant les sapins
 Ont égaré ma route et mes rêves poupins
 Souvent et j'ai dormi au sol des sapinières

Enfin Ô soir pâmé Au bout de mes chemins
 La ville m'apparut très grave au son des cloches
 Et ma luxure meurt à présent que j'approche
 En entrant j'ai béni les foules des deux mains

Cité j'ai ri de tes palais tels que des truffes
 Blanches au sol fouillé de clairières bleues
 Or mes désirs s'en vont tous à la queue leu leu
 Ma migraine pieuse a coiffé sa cucuphe

Car toutes sont venues m'avouer leurs péchés
 Et Seigneur je suis saint par le vœu des amantes
 Zélotide et Lorie Louise et Diamante
 Ont dit Tu peux savoir ô toi l'effarouché



Ermite absous nos fautes jamais vénielles
 Ô toi le pur et le contrit que nous aimons
 Sache nos cœurs sache les jeux que nous aimons
 Et nos baisers quintessenciés comme du miel

Et j'absous les aveux pourpres comme leur sang
 Des poétesses nues des fées des fornarines
 Aucun pauvre désir ne gonfle ma poitrine
 Lorsque je vois le soir les couples s'enlaçant

Car je ne veux plus rien sinon laisser se clore
 Mes yeux couple lassé au verger pantelant
 Plein du râle pompeux des groseillers sanglants
 Et de la sainte cruauté des passiflores

AUTOMNE

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux
Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne
Une chanson d'amour et d'infidélité
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise

Oh! l'automne l'automne a fait mourir l'été
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

Nationale



L'EMIGRANT DE LANDOR ROAD

À André Billy.

Le chapeau à la main il entra du pied droit
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi
Ce commerçant venait de couper quelques têtes
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête

La foule en tous sens remuait en mêlant
Des ombres sans amour qui se traînaient par terre
Et des mains vers le ciel pleins de lacs de lumière
S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs

Mon bateau partira demain pour l'Amérique
Et je ne reviendrai jamais
Avec l'argent gardé dans les prairies lyriques
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais

Car revenir c'est bon pour un soldat des Indes
Les boursiers ont vendu tous mes crachats d'or fin
Mais habillé de neuf je veux dormir enfin
Sous des arbres pleins d'oiseaux muets et de singes

Les mannequins pour lui s'étant déshabillés
Battirent leurs habits puis les lui essayèrent
Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé
Au rabais l'habilla comme un millionnaire

Au dehors les années
Regardaient la vitrine
Les mannequins victimes
Et passaient enchaînées

Intercalées dans l'an c'étaient les journées neuves
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements
De blancs et de tout noirs vaincus des cieus qui
pleuvent
Quand la femme du diable a battu son amant

Puis dans un port d'automne aux feuilles indécises
Quand les mains de la foule y feuilloyaient aussi
Sur le pont du vaisseau il posa sa valise
Et s'assit

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces
Laisaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés
Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses
Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés

Il regarda longtemps les rives qui moururent
Seuls des bateaux d'enfants tremblaient à l'horizon
Un tout petit bouquet flottant à l'aventure
Couvrit l'Océan d'une immense floraison

Il aurait voulu ce bouquet comme la gloire
Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins
Et l'on tissait dans sa mémoire
Une tapisserie sans fin
Qui figurait son histoire

Mais pour noyer changées en poux
Ces tisseuses têtues qui sans cesse interrogent
Il se maria comme un doge
Aux cris d'une sirène moderne sans époux

Gonfle-toi vers la nuit Ô Mer Les yeux des squales
Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement
Des cadavres de jours rongés par les étoiles
Parmi le bruit des flots et des derniers serments



La Rue de la Glorie

ROSEMONDE

À *André Derain*

Longtemps au pied du perron de
La maison où entra la dame
Que j'avais suivie pendant deux
Bonnes heures à Amsterdam
Mes doigts jetèrent des baisers

Mais le canal était désert
Le quai aussi et nul ne vit
Comment mes baisers retrouvèrent
Celle à qui j'ai donné ma vie
Un jour pendant plus de deux heures

Je la surnomma Rosemonde
Voulant pouvoir me rappeler
Sa bouche fleurie en Hollande
Puis lentement je m'en allai
Pour quêter la Rose du Monde

LE BRASIER

À Paul-Napoléon Roinard.

J'ai jeté dans le noble feu
Que je transporte et que j'adore
De vives mains et même feu
Ce Passé ces têtes de morts
Flamme je fais ce que tu veux

Le galop soudain des étoiles
N'étant que ce qui deviendra
Se mêle au hennissement mâle
Des centaures dans leurs haras
Et des grand'plaintes végétales

Où sont ces têtes que j'avais
Où est le Dieu de ma jeunesse
L'amour est devenu mauvais
Qu'au brasier les flammes renaissent
Mon âme au soleil se dévêt

Dans la plaine ont poussé des flammes
Nos cœurs pendent aux citronniers
Les têtes coupées qui m'acclament
Et les astres qui ont saigné
Ne sont que des têtes de femmes

Le fleuve épinglé sur la ville
T'y fixe comme un vêtement
Partant à l'amphion docile
Tu subis tous les tons charmants
Qui rendent les pierres agiles

Avenue de Choisy



Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple
innombrablement
Les membres des intercis flambent auprès de moi
Éloignez du brasier les ossements
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes
délices
Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le
soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon
bonheur
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs
Voici ma vie renouvelée
De grands vaisseaux passent et repassent
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée
Ses flammes sont immenses
Il n'y a plus rien de commun entre moi
Et ceux qui craignent les brûlures

Descendant des hauteurs où pense la lumière
 Jardins rouant plus haut que tous les ciels mobiles
 L'avenir masqué flambe en traversant les cieux

Nous attendons ton bon plaisir ô mon amie

J'ose à peine regarder la divine mascarade

Quand bleuira sur l'horizon la Désirade

Au-delà de notre atmosphère s'élève un théâtre
 Que construisit le ver Zamir sans instrument
 Puis le soleil revint ensoleiller les places
 D'une ville marine apparue contremont
 Sur les toits se reposaient les colombes lasses

Et le troupeau de sphinx regagne la sphingerie
 À petits pas Il orra le chant du pâtre toute la vie
 Là-haut le théâtre est bâti avec le feu solide
 Comme les astres dont se nourrit le vide

Et voici le spectacle

Et pour toujours je suis assis dans un fauteuil
 Ma tête mes genoux mes coudes vain pentacle
 Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles

Des acteurs inhumains claires bêtes nouvelles
 Donnent des ordres aux hommes apprivoisés
 Terre

Ô Déchirée que les fleuves ont reprisée

J'aimerais mieux nuit et jour dans les sphingeries
 Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévorât



PARIS — Coin des rue d

RHENANES

NUIT RHÉNANE

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
 Écoutez la chanson lente d'un batelier
 Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
 Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde
 Que je n'entende plus le chant du batelier
 Et mettez près de moi toutes les filles blondes
 Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
 Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
 La voix chante toujours à en râle-mourir
 Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire



e Vanves

MAI

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin
 Des dames regardaient du haut de la montagne
 Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne
 Qui donc a fait pleurer les saules riverains

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
 Les pétales tombés des cerisiers de mai
 Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée
 Les pétales fleuris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement
 Un ours un singe un chien menés par des tziganes
 Suivaient une roulotte traînée par un âne
 Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes
 Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines
 De lierre de vigne vierge et de rosiers
 Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers
 Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

LA SYNAGOGUE

Ottomar Scholem et Abraham Lœweren
 Coiffés de feutres verts le matin du sabbat
 Vont à la synagogue en longeant le Rhin
 Et les coteaux où les vignes rougissent là-bas

Ils se disputent et crient des choses qu'on ose à peine traduire
 Bâtard conçu pendant les règles ou Que le diable entre dans ton
 père
 Le vieux Rhin soulève sa face ruisselante et se détourne pour
 sourire

Ottomar Scholem et Abraham Lœweren sont en colère

Parce que pendant le sabbat on ne doit pas fumer
 Tandis que les chrétiens passent avec des cigares allumés
 Et parce qu'Ottomar et Abraham aiment tous deux
 Lia aux yeux de brebis et dont le ventre avance un peu

Pourtant tout à l'heure dans la synagogue l'un après l'autre
 Ils baiseront la thora en soulevant leur beau chapeau
 Parmi les feuillards de la fête des cabanes
 Ottomar en chantant sourira à Abraham

Ils déchanteront sans mesure et les voix graves des hommes
 Feront gémir un Léviathan au fond du Rhin comme une voix
 d'automne
 Et dans la synagogue pleine de chapeaux on agitera les loulabim
 Hanoten ne Kamoth bagoim tholahoth baleoumim

— PARIS. — Rue de
 du Chemin de fer de C



LES CLOCHES

Mon beau tzigane mon amant
 Écoute les cloches qui sonnent
 Nous nous aimions éperdument
 Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés
 Toutes les cloches à la ronde
 Nous ont vus du haut des clochers
 Et le disent à tout le monde

Demain Cyprien et Henri
 Marie Ursule et Catherine
 La boulangère et son mari
 Et puis Gertrude ma cousine

Souriront quand je passerai
 Je ne saurai plus où me mettre
 Tu seras loin Je pleurerai
 J'en mourrai peut-être

LA LORELEY
À Jean Sève.

À Bacharach il y avait une sorcière blonde
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit citer
D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté

Ô belle Loreley aux yeux pleins de pierreries
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits
Ceux qui m'ont regardée évêque en ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes Ô belle Loreley
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Evêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège

Mon amant est parti pour un pays lointain
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien

Mon cœur me fait si mal il faut bien que je meure
Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon cœur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là
Mon cœur me fit si mal du jour où il s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances
Menez jusqu'au couvent cette femme en démence

Va t'en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants

Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc

Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre
La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme
des astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut
Pour voir une fois encore mon beau château

Pour me mirer une fois encore dans le fleuve
Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés
Les chevaliers criaient Loreley Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle
Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle

Mon cœur devient si doux c'est mon amant qui vient
Elle se penche alors et tombe dans le Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley
Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil



SCHINDERHANNES
À Marius-Ary Leblond.

Dans la foret avec sa bande
Schinderhannes s'est désarmé
Le brigand près de sa brigande
Hennit d'amour au joli mai

Benzel accroupi lit la Bible
Sans voir que son chapeau pointu
À plume d'aigle sert de cible
À Jacob Born le mal foutu

Juliette Blaesius qui rote
Fait semblant d'avoir le hoquet
Hannes pousse une fausse note
Quand Schulz vient portant un baquet

Et s'écrie en versant des larmes
Baquet plein de vin parfumé
Viennent aujourd'hui les gendarmes
Nous aurons bu le vin de mai

Allons Julia la mam'zelle
Bois avec nous ce clair bouillon
D'herbes et de vin de Moselle
Prosit Bandit en cotillon

Cette brigande est bientôt soûle
Et veut Hannes qui n'en veut pas
Pas d'amour maintenant ma poule
Sers-nous un bon petit repas

Il faut ce soir que j'assassine
Ce riche juif au bord du Rhin
Au clair des torches de résine
La fleur de mai c'est le florin



On mange alors toute la bande
Pète et rit pendant le dîner
Puis s'attendrit à l'allemande
Avant d'aller assassiner

Rhénane d'automne
À Toussaint-Luca.

Les enfants des morts vont jouer
Dans le cimetière
Martin Gertrude Hans et Henri
Nul coq n'a chanté aujourd'hui
Kikiriki

Les vieilles femmes
Tout en pleurant cheminent
Et les bons ânes
Braillent hi han et se mettent à brouter les fleurs
Des couronnes mortuaires

C'est le jour des morts et de toutes leurs âmes
Les enfants et les vieilles femmes
Allument des bougies et des cierges
Sur chaque tombe catholique
Les voiles des vieilles
Les nuages du ciel
Sont comme des barbes de biques

L'ait tremble de flammes et de prières
Le cimetière est un beau jardin
Plein de saules gris et de romarins
Il vous vient souvent des amis qu'on enterre
Ah! que vous êtes bien dans le beau cimetière
Vous mendiants morts saouls de bière
Vous les aveugles comme le destin

Et vous petits enfants morts en prière

Ah! que vous êtes bien dans le beau cimetière
 Vous bourgmestres vous bateliers
 Et vous conseillers de régence
 Vous aussi tziganes sans papiers
 La vie vous pourrit dans la panse
 La croix vous pousse entre les pieds

Le vent du Rhin ulule avec tous les hiboux
 Il éteint les cierges que toujours les enfants rallument
 Et les feuilles mortes
 Viennent couvrir les morts

Des enfants morts parlent parfois avec leur mère
 Et des mortes parfois voudraient bien revenir

Oh! je ne veux pas que tu sortes
 L'automne est plein de mains coupées
 Non non ce sont des feuilles mortes
 Ce sont les mains des chères mortes
 Ce sont tes mains coupées

Nous avons tant pleuré aujourd'hui
 Avec ces morts leurs enfants et les vieilles femmes
 Sous le ciel sans soleil
 Au cimetière plein de flammes

Puis dans le vent nous nous en retournâmes

À nos pieds roulaient des châtaignes
 Dont les bogues étaient
 Comme le cœur blessé de la madone
 Dont on doute si elle eut la peau
 Couleur des châtaignes d'automne

[agrandir l'image](#)



LES SAPINS

Les sapins en bonnets pointus
 De longues robes revêtu
 Comme des astrologues
 Saluent leurs frères abattus
 Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés
 Par les vieux sapins leurs aînés
 Qui sont de grands poètes
 Ils se savent prédestinés
 A briller plus que des planètes

A briller doucement changés
 En étoiles et enneigés
 Aux Noël bienheureuses
 Fêtes des sapins ensongés
 Aux longues branches langoureuses

Les sapins beaux musiciens
 Chantent des noëls anciens
 Au vent des soirs d'automne
 Ou bien graves magiciens
 Incantent le ciel quand il tonne

Des rangées de blancs chérubins
 Remplacent l'hiver les sapins
 Et balancent leurs ailes
 L'été ce sont de grands rabbins
 Ou bien de vieilles demoiselles

Sapins médecins divagants
 Ils vont offrant leurs bons onguents
 Quand la montagne accouche
 De temps en temps sous l'ouragan
 Un vieux sapin geint et se couche

[page précédente](#)

[page suivante](#)

[table](#)

LES FEMMES

Dans la maison du vigneron les femmes cousent
 Lenchen remplis le poêle et mets l'eau du café
 Dessus — Le chat s'étire après s'être chauffé
 — Gertrude et son voisin Martin enfin s'épousent

Le rossignol aveugle essaya de chanter
 Mais l'effraie ululant il trembla dans sa cage
 Ce cyprès là-bas a l'air du pape en voyage
 Sous la neige — Le facteur vient de s'arrêter

Pour causer avec le nouveau maître d'école
 — Cet hiver est très froid le vin sera très bon
 — Le sacristain sourd et boiteux est moribond
 — La fille du vieux bourgmestre brode une étoile

Pour la fête du curé La forêt là-bas
 Grâce au vent chantait à voix grave de grand orgue
 Le songe Herr Traum survint avec sa sœur Frau Sorge
 Kaethi tu n'as pas bien raccommodé ces bas

— Apporte le café le beurre et les tartines
 La marmelade le saindoux un pot de lait
 — Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
 — On dirait que le vent dit des phrases latines

— Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
 — Lotte es-tu triste Ô petit cœur — Je crois qu'elle aime
 — Dieu garde — Pour ma part je n'aime que moi-même
 — Chut À présent grand-mère dit son chapelet

— Il me faut du sucre candi Leni je tousse
 — Pierre mène son furet chasser les lapins
 Le vent faisait danser en rond tous les sapins
 Lotte l'amour rend triste — Ilse la vie est douce



— Le Vieux Passy. R

La nuit tombait Les vignobles aux ceps tordus
 Devenaient dans l'obscurité des ossuaires
 En neige et repliés gisaient là des suaires
 Et des chiens aboyaient aux passants morfondus

Il est mort écoutez La cloche de l'église
 Sonnaient tout doucement la mort du sacristain
 Lise il faut attiser le poêle qui s'éteint
 Les femmes se signaient dans la nuit indécise

Septembre 1901 — mai 1902

Alcools

SIGNE

Je suis soumis au Chef du Signe de l'Automne
Partant j'aime les fruits je déteste les fleurs
Je regrette chacun des baisers que je donne
Tel un noyer gaulé dit au vent ses douleurs

Mon Automne éternelle ô ma saison mentale
Les mains des amantes d'antan jonchent ton sol
Une épouse me suit c'est mon ombre fatale
Les colombes ce soir prennent leur dernier vol

XVI^e
et rue de Boulainvill



Guillaume Apollinaire

UN SOIR

Un aigle descendit de ce ciel blanc d'archanges
Et vous soutenez-moi
Laissez-vous trembler longtemps toutes ces lampes
Priez priez pour moi

La ville est métallique et c'est la seule étoile
Noyée dans tes yeux bleus
Quand les tramways roulaient jaillissaient des feux
pâles
Sur des oiseaux galeux

Et tout ce qui tremblait dans tes yeux de mes songes
Qu'un seul homme buvait
Sous les feux de gaz roux comme la fausse orange
Ô vêtue ton bras se lovait

Vois l'istrion tire la langue aux attentives
Un fantôme s'est suicidé
L'apôtre au figuier pend et lentement salive
Jouons donc cet amour aux dés

Des cloches aux sons clairs annonçaient ta naissance
Vois
Les chemins sont fleuris et les palmes s'avancent
Vers toi

LA DAME

Toc toc Il a fermé sa porte
Les lys du jardin sont flétris
Quel est donc ce mort qu'on emporte

Tu viens de toquer à sa porte
Et trotte trotte
Trotte la petite souris



LES FIANÇAILLES

À Picasso.

Le printemps laisse errer les fiancés parjures
Et laisse feulloler longtemps les plumes bleues
Que secoue le cyprès où niche l'oiseau bleu

Une Madone à l'aube a pris les églantines
Elle viendra demain cueillir les giroflées
Pour mettre aux nids des colombes qu'elle destine
Au pigeon qui ce soir semblait le Paraclet

Au petit bois de citronniers s'énamourèrent
D'amour que nous aimons les dernières venues
Les villages lointains sont comme les paupières
Et parmi les citrons leurs cœurs sont suspendus

Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris
 Je buvais à pleins verres les étoiles
 Un ange a exterminé pendant que je dormais
 Les agneaux les pasteurs des tristes bergeries
 De faux centurions emportaient le vinaigre
 Et les gueux mal blessés par l'épuration dansaient
 Étoiles de l'éveil je n'en connais aucune
 Les becs de gaz pissaient leur flamme au clair de lune
 Des croque-morts avec des bocks tintaient des glas
 À la clarté des bougies tombaient vaille que vaille
 Des faux cols sur les flots de jupes mal brossées
 Des accouchées masquées fêtaient leur relevailles
 La ville cette nuit semblait un archipel
 Des femmes demandaient l'amour et la dulie
 Et sombre sombre fleuve je me rappelle
 Les ombres qui passaient n'étaient jamais jolies



Arr. — Rue Poullet

Je n'ai plus même pitié de moi
 Et ne puis exprimer mon tourment de silence
 Tous les mots que j'avais à dire se sont changés en
 étoiles
 Un Icare tente de s'élever jusqu'à chacun de mes
 yeux
 Et porteur de soleils je brûle au centre de deux
 nébuleuses
 Qu'ai-je fait aux bêtes théologiques de l'intelligence
 Jadis les morts sont revenus pour m'adorer
 Et j'espérais la fin du monde
 Mais la mienne arrive en sifflant comme un ouragan

J'ai eu le courage de regarder en arrière
Les cadavres de mes jours
Marquent ma route et je les pleure
Les uns pourrissent dans les églises italiennes
Ou bien dans de petits bois de citronniers
Qui fleurissent et fructifient
En même temps et en toute saison
D'autres jours ont pleuré avant de mourir dans des tavernes
Où d'ardents bouquets rouaient
Aux yeux d'une mulâtresse qui inventait la poésie
Et les roses de l'électricité s'ouvrent encore
Dans le jardin de ma mémoire

Pardonnez-moi mon ignorance
Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers
Je ne sais plus rien et j'aime uniquement
Les fleurs à mes yeux redeviennent des flammes
Je médite divinement
Et je souris des êtres que je n'ai pas créés
Mais si le temps venait où l'ombre enfin solide
Se multipliait en réalisant la diversité formelle de mon amour
J'admirerais mon ouvrage



Rue La Condamine.

J'observe le repos du dimanche
 Et je loue la paresse
 Comment comment réduire
 L'infiniment petite science
 Que m'imposent mes sens
 L'un est pareil aux montagnes au ciel
 Aux villes à mon amour
 Il ressemble aux saisons
 Il vit décapité sa tête est le soleil
 Et la lune son cou tranché
 Je voudrais éprouver une ardeur infinie
 Monstre de mon ouïe tu rugis et tu pleures
 Le tonnerre te sert de chevelure
 Et tes griffes répètent le chant des oiseaux
 Le toucher monstrueux m'a pénétré m'empoisonne
 Mes yeux nagent loin de moi
 Et les astres intacts sont mes maîtres sans épreuve
 La bête des fumées a la tête fleurie
 Et le monstre le plus beau
 Ayant la saveur du laurier se désole



) — Rue des Moines

À la fin les mensonges ne me font plus peur
 C'est la lune qui cuit comme un œuf sur le plat
 Ce collier de gouttes d'eau va parer la noyée
 Voici mon bouquet de fleurs de la Passion
 Qui offrent tendrement deux couronnes d'épines
 Les rues sont mouillées de la pluie de naguère
 Des anges diligents travaillent pour moi à la maison
 La lune et la tristesse disparaîtront pendant
 Toute la sainte journée
 Toute la sainte journée j'ai marché en chantant
 Une dame penchée à sa fenêtre m'a regardé
 longtemps
 M'éloigner en chantant

Au tournant d'une rue je vis des matelots
 Qui dansaient le cou nu au son d'un accordéon
 J'ai tout donné au soleil
 Tout sauf mon ombre

Les dragues les ballots les sirènes mi-mortes
 À l'horizon brumeux s'enfonçaient les trois-mâts
 Les vents ont expiré couronnés d'anémones
 Ô Vierge signe pur du troisième mois



Templiers flamboyants je brûle parmi vous
 Prophétisons ensemble ô grand maître je suis
 Le désirable feu qui pour vous se dévoue
 Et la girande tourne ô belle ô belle nuit

Liens déliés par une libre flamme Ardeur
 Que mon souffle éteindra Ô Morts à quarantaine
 Je mire de ma mort la gloire et le malheur
 Comme si je visais l'oiseau de la quintaine

Incertitude oiseau feint peint quand vous tombiez
 Le soleil et l'amour dansaient dans le village
 Et tes enfants galants bien ou mal habillés
 Ont bâti ce bûcher le nid de mon courage

CLAIR DE LUNE

Lune mellifluente aux lèvres des déments
 Les vergers et les bourgs cette nuit sont gourmands
 Les astres assez bien figurent les abeilles
 De ce miel lumineux qui dégoutte des treilles
 Car voici que tout doux et leur tombant du ciel
 Chaque rayon de lune est un rayon de miel
 Or caché je conçois la très douce aventure
 J'ai peur du dard de feu de cette abeille Arcture
 Qui posa dans mes mains des rayons décevants
 Et prit son miel lunaire à la rose des vents



1909

La dame avait une robe
 En ottoman violine
 Et sa tunique brodée d'or
 Était composée de deux panneaux
 S'attachant sur l'épaule

Les yeux dansants comme des anges
 Elle riait elle riait
 Elle avait un visage aux couleurs de France
 Les yeux bleus les dents blanches et les lèvres très
 rouges
 Elle avait un visage aux couleurs de France

Elle était décolletée en rond
 Et coiffée à la Récamier
 Avec de beaux bras nus

N'entendra-t-on jamais sonner minuit

La dame en robe d'ottoman violine
 Et en tunique brodée d'or
 Décolletée en rond
 Promenait ses boucles
 Son bandeau d'or
 Et traînait ses petits souliers à boucles
 Elle était si belle
 Que tu n'aurais pas osé l'aimer

J'aimais les femmes atroces dans les quartiers
 énormes
 Où naissaient chaque jour quelques êtres nouveaux
 Le fer était leur sang la flamme leur cerveau
 J'aimais j'aimais le peuple habile des machines
 Le luxe et la beauté ne sont que son écume
 Cette femme était si belle
 Qu'elle me faisait peur

À LA SANTE

I

Avant d'entrer dans ma cellule
Il a fallu me mettre nu
Et quelle voix sinistre ulule
Guillaume qu'es-tu devenu

Le Lazare entrant dans la tombe
Au lieu d'en sortir comme il fit
Adieu adieu chantante ronde
Ô mes années ô jeunes filles

II

Non je ne me sens plus là
Moi-même
Je suis le quinze de la
Onzième

Le soleil filtre à travers
Les vitres
Ses rayons font sur mes vers
Les pitres

Et dansent sur le papier
J'écoute
Quelqu'un qui frappe du pied
La voûte



III

Dans une fosse comme un ours
 Chaque matin je me promène
 Tournons tournons tournons toujours
 Le ciel est bleu comme une chaîne
 Dans une fosse comme un ours
 Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté
 On y fait couler la fontaine
 Avec les clefs qu'il fait tinter
 Que le geôlier aille et revienne
 Dans la cellule d'à côté
 On y fait couler la fontaine



Arrt). — Rue Berzé

IV

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus
 Et peints de couleurs pâles
 Une mouche sur le papier à pas menus
 Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur
 Toi qui me l'as donnée
 Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur
 Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tous ces pauvres cœurs battant dans la prison
 L'Amour qui m'accompagne
 Prends en pitié surtout ma débile raison
 Et ce désespoir qui me gagne

Que lentement passent les heures
Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure où tu pleures
Qui passera trop vite
Comme passent toutes les heures



le arr. — Rue Darcet.

J'écoute les bruits de la ville
Et prisonnier sans horizon
Je ne vois rien qu'un ciel hostile
Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle
Une lampe dans la prison
Nous sommes seuls dans ma cellule
Belle clarté Chère raison

Septembre 1911.

AUTOMNE MALADE

Automne malade et adoré
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies
Quand il aura neigé
Dans les vergers

Pauvre automne
Meurs en blancheur et en richesse
De neige et de fruits mûrs
Au fond du ciel
Des éperviers planent
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs
Les fruits tombant sans qu'on les cueille
Le vent et la forêt qui pleurent
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille
Les feuilles
Qu'on foule
Un train
Qui roule
La vie
S'écoule



HOTELS

La chambre est veuve
Chacun pour soi
Présence neuve
On paye au mois

Le patron doute
Payera-t-on
Je tourne en route
Comme un toton

Le bruit des fiacres
Mon voisin laid
Qui fume un âcre
Tabac anglais

Ô La Vallière
Qui boîte et rit
De mes prières
Table de nuit

Et tous ensemble
Dans cet hôtel
Savons la langue
Comme à Babel

Fermons nos Portes
À double tour
Chacun apporte
Son seul amour

CORS DE CHASSE

Notre histoire est noble et tragique
Comme le masque d'un tyran
Nul drame hasardeux ou magique
Aucun détail indifférent
Ne rend notre amour pathétique

Et Thomas de Quincey buvant
L'opium poison doux et chaste
À sa pauvre Anne allait rêvant
Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent

Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent



00. Paris. — Rue de

VENDEMIARE

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
 Je vivais à l'époque où finissaient les rois
 Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
 Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre
 Chaque nuit devenait une vigne où les pampres
 Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut
 Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux
 De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres
 En rentrant à Auteuil j'entendis une voix
 Qui chantait gravement se taisant quelquefois
 Pour que parvînt aussi sur les bords de la Seine
 La plainte d'autres voix limpides et lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris
 Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde
 Venez toutes couler dans ma gorge profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris
 Vendangeait le raisin le plus doux de la terre
 Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes
 Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants
 Ces grappes de nos sens qu'enfanta le soleil
 Se sacrifient pour te désaltérer trop avide merveille
 Nous t'apportons tous les cerveaux les cimetières les murailles
 Ces berceaux pleins de cris que tu n'entendras pas
 Et d'amont en aval nos pensées ô rivières
 Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées



Aux doigts allongés nos mains les clochers
 Et nous t'apportons aussi cette souple raison
 Que le mystère clôt comme une porte la maison
 Ce mystère courtois de la galanterie
 Ce mystère fatal fatal d'une autre vie
 Double raison qui est au-delà de la beauté
 Et que la Grèce n'a pas connue ni l'Orient
 Double raison de la Bretagne où lame à lame
 L'océan châtre peu à peu l'ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaiement

Ô Paris nous voici boissons vivantes
 Les viriles cités où dégoisent et chantent
 Les métalliques saints de nos saintes usines
 Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les nuées
 Comme fit autrefois l'Ixion mécanique
 Et nos mains innombrables
 Usines manufactures fabriques mains
 Où les ouvriers nus semblables à nos doigts
 Fabriquent du réel à tant par heure
 Nous te donnons tout cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de Fourvières
 Tissaient un ciel nouveau avec la soie des prières

Désaltère-toi Paris avec les divines paroles
 Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent
 Toujours le même culte de sa mort renaissant
 Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang
 Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur
 Un enfant regarde les fenêtres s'ouvrir
 Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrir

Les villes du Midi répondirent alors

Noble Paris seule raison qui vis encore

Qui fixes notre humeur selon ta destinée
 Et toi qui te retires Méditerranée
 Partagez-vous nos corps comme on rompt des hosties
 Ces très hautes amours et leur danse orpheline
 Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un rôle infini qui venait de Sicile
 Signifiait en battement d'ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés
 Et ces grappes de morts dont les grains allongés
 Ont la saveur du sang de la terre et du sel
 Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel
 Obscurci de nuées faméliques
 Que caresse Ixion le créateur oblique
 Et où naissent sur la mer tous les corbeaux d'Afrique
 Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille
 L'avenir et la vie dans ces treilles s'ennuyent

Mais où est le regard lumineux des sirènes
 Il trompa les marins qu'aimaient ces oiseaux-là
 Il ne tournera plus sur l'écueil de Scylla
 Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face
 Visages de la chair de l'onde de tout
 Ce que l'on peut imaginer
 Vous n'êtes que des masques sur des faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives
 Et les noyés flottant sur son onde nouvelle
 Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives
 Elles dirent adieu au gouffre et à l'écueil
 À leurs pâles époux couchés sur les terrasses
 Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil
 Les suivirent dans l'onde où s'enfoncent les astres



Abattoirs de La Ville

Lorsque la nuit revint couverte d'yeux ouverts
 Errer au site où l'hydre a sifflé cet hiver
 Et j'entendis soudain ta voix impérieuse
 Ô Rome
 Maudire d'un seul coup mes anciennes pensées
 Et le ciel où l'amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre de la croix
 Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican
 Macèrent dans le vin que je t'offre et qui a
 La saveur du sang pur de celui qui connaît
 Une autre liberté végétale dont tu
 Ne sais pas que c'est elle la suprême vertu

Une couronne du trirègne est tombée sur les dalles
 Les hiérarques la foulent sous leurs sandales
 Ô splendeur démocratique qui pâlit
 Vienne le nuit royale où l'on tuera les bêtes
 La louve avec l'agneau l'aigle avec la colombe
 Une foule de rois ennemis et cruels
 Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle
 Sortiront de la terre et viendront dans les airs
 Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence
 C'est l'Europe qui prie nuit et jour à Coblenche
 Et moi qui m'attardais sur le quai à Auteuil
 Quand les heures tombaient parfois comme les
 feuilles
 Du cep lorsqu'il est temps j'entendis la prière
 Qui joignait la limpidité de ces rivières

Ô Paris le vin de ton pays est meilleur que celui
 Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord
 Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible
 Mes grappes d'hommes forts saignent dans le
 pressoir

Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe
 Parce que tu es beau et que seul tu es noble
 Parce que c'est dans toi que Dieu peut devenir
 Et tous mes vigneron dans ces belles maisons
 Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux eaux
 Dans ces belles maisons nettement blanches et noires
 Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire
 Mais nous liquides mains jointes pour la prière
 Nous menons vers le sel les eaux aventurières
 Et la ville entre nous comme entre des ciseaux
 Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux eaux
 Dont quelque sifflement lointain parfois s'élance
 Troublant dans leur sommeil les filles de Coblenze

Les villes répondaient maintenant par centaines
 Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines
 Et Trèves la ville ancienne
 À leur voix mêlait la sienne
 L'univers tout entier concentré dans ce vin
 Qui contenait les mers les animaux les plantes
 Les cités les destins et les astres qui chantent
 Les hommes à genoux sur la rive du ciel
 Et le docile fer notre bon compagnon
 Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-même
 Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front
 L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante
 Tous les noms six par six les nombres un à un
 Des kilos de papier tordus comme des flammes
 Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements
 Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment
 Des armées rangées en bataille
 Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres
 Au bord des yeux de celle que j'aime tant

Les fleurs qui s'écrient hors de bouches
 Et tout ce que je ne sais pas dire
 Tout ce que je ne connaîtrai jamais



e des Amandiers (XX.

Tout cela tout cela changé en ce vin pur
 Dont Paris avait soif
 Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles
 Végétation Accouplements musiques éternelles
 Mouvements Adorations douleur divine
 Mondes qui vous rassemblez et qui nous rassemblez
 Je vous ai bus et ne fut pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers
 Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les
 bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris
 Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s'achevait lentement
 Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine
 Les étoiles mouraient le jour naissait à peine

VITAM IMPENDERE AMORI

L'amour est mort entre tes bras
 Te souvens-tu de sa rencontre
 Il est mort tu la referas
 Il s'en revient à ta rencontre

Encore un printemps de passé
 Je songe à ce qu'il eut de tendre
 Adieu saison qui finissez
 Vous nous reviendrez aussi tendre



Dans le crépuscule fané
 Où plusieurs amours se bousculent
 Ton souvenir gît enchaîné
 Loin de nos ombres qui reculent

Ô mains qu'enchaîne la mémoire
 Et brûlantes comme un bûcher
 Où le dernier des phénix noire
 Perfection vient se jucher

La chaîne s'use maille à maille
 Ton souvenir riant de nous
 S'enfuir l'entends-tu qui nous raille
 Et je retombe à tes genoux

Tu n'as pas surpris mon secret
Déjà le cortège s'avance
Mais il nous reste le regret
De n'être pas de connivence

La rose flotte au fil de l'eau
Les masques ont passé par bandes
Il tremble en moi comme un grelot
Ce lourd secret que tu quémandes



Le soir tombe et dans le jardin
Elles racontent des histoires
À la nuit qui non sans dédain
Répand leurs chevelures noires

Petits enfants petits enfants
Vos ailes se sont envolées
Mais rose toi qui te défends
Perds tes odeurs inégalées

Car voici l'heure du larcin
De plumes de fleurs et de tresses
Cueillez le jet d'eau du bassin
Dont les roses sont les maîtresses

Tu descendais dans l'eau si claire
Je me noyais dans ton regard
Le soldat passe elle se penche
Se détourne et casse une branche

Tu flottes sur l'onde nocturne
La flamme est mon cœur renversé
Couleur de l'écaille du peigne
Que reflète l'eau qui te baigne



Ô ma jeunesse abandonnée
Comme une guirlande fanée
Voici que s'en vient la saison
Et des dédains et du soupçon

Le paysage est fait de toiles
Il coule un faux fleuve de sang
Et sous l'arbre fleuri d'étoiles
Un clown est l'unique passant

Un froid rayon poudroie et joue
Sur les décors et sur ta joue
Un coup de revolver un cri
Dans l'ombre un portrait a souri

La vitre du cadre est brisée
Un air qu'on ne peut définir
Hésite entre son et pensée
Entre avenir et souvenir

Ô ma jeunesse abandonnée
Comme une guirlande fanée
Voici que s'en vient la saison
Des regrets et de la raison



696

PARIS. — Boulevard Bonne-Nouvelle, restaurant Marguery.

Collections ND Phot











F. F.
Paris

1929 Paris - Rue Saint-Gilles (III^e Arr^t)



306. TOUT PARIS (III^e). - 28. RUE DU PONT-AUX-CHOUX AU BOULEVARD BEAUMARCHAIS

TOUT PARIS



733 — La Rue du Temple et la Rue Portefoin (III^e arr.)
Prise de la Rue Portefoin

COLLECTION F. FLEURY.



753. PARIS — La rue Vieille-du-Temple

C. M.



768. PARIS
La rue des Francs-Bourgeois C. M.



236. Rue Mouffetard

*Au 61, couvent des Filles de la Miséricorde (1653). — Caserne
Mouffetard bâtie sous la Restauration, occupée actuellement par la
Garde Républicaine.*

Fontaine du Pot de Fer (1671)

Vieux Paris B.C. (déposé)



2108 TOUT PARIS – Rue de Navarre (V^e arr^t)





849. PARIS Rue de Grenelle (Angle avenue de la Bourdonnais

E. L. D. Paris



806. PARIS - Rue Saint Dominique - Le Recrutement

E. L. D. Depose







962. PARIS - Rue Dupuis







P. Marmuse, Paris

337 — Paris. — Rue du Faubourg-du-Temple.



Paris 18 juin 1911



BIERES
20 30 40

BOUILLON

PARFUMER
BIJOUTERIE
MARQUINER

1312. PARIS - Le Faubourg du Temple C. M.



PARIS. — Boulevard Saint-Martin



E. L. D.

885. PARIS — Rue des Entrepreneurs



PARIS

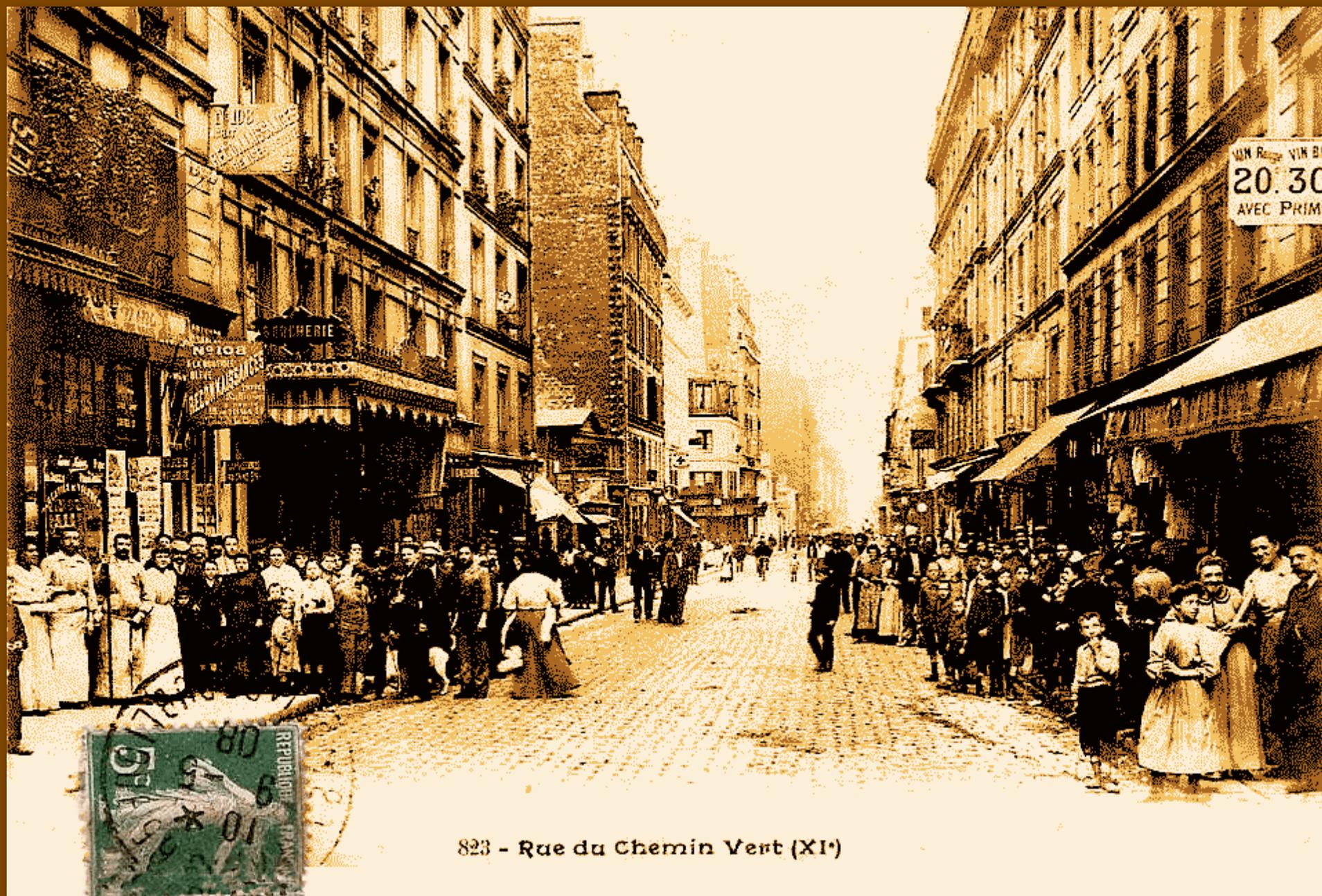
786 - Rue du Chemin Vert à la Rue Merlin (XI)

C. P.



FOOT PARIS - 888 bis - Rue Richard-Lenoir à la Rue de Charonne (XI^e arr^t)





823 - Rue du Chemin Vert (XI^e)



871. PARIS. Rue Claude-Bernard (Vue prise du Carrefour des Feuillantines)



763 - Rue Basfroi prise de la rue de Charonne (XI^e)

G. P.



928 - Rue Servan prise de la rue du Chemin-Vert (XI)





PARIS - 24 - Rue Nationale

PARIS 63
5 45
7 - 3
06

Ed. Jon Javie Ho



749

PARIS — La Rue de la Glacière

C. M.

377. PARIS — Rue Bandricourt prise de l'Avenue de Choisy





1159. PARIS — Coin des rue de l'Ouest et Guilleminot



211. — PARIS — Rue de Vanves

429. — PARIS. — Rue de Vanves
prise du Chemin de fer de Ceinture





Paris — Rue de Gergovie (XIV) — Prise de la rue de Vanves



PARIS (XI)

Rue Vercingétorix, Chef Gaulois, défenseur d'Alésia
Vercingetorix Street

F.F.
PARIS





Ed. Barnillot, Paris

24. PARIS XVI. — Le Vieux Passy. Rue Pétrarque

30. PARIS XVI^e
Rond-Point du Pont de Grenelle et rue de Boulainvilliers





1197. PARIS - Rue de Passy E. L. D.



2184. PARIS (XVII^e Arr.). — Rue Pouchet, Avenue de Clévy



144. PARIS XVIIe arr. — Rue La Condamine. - Rue Lemer cier.

CADOT, PARIS



PARIS

1976 - PARIS (XVII^e arrt) - Rue des Moines



2165. PARIS (XVII^e Arr.). — Rue Dulong, rue Legendre

Cadot, Paris



BOULANGERIE de la CITE des FLEURS

Paris

2161. PARIS (XVII^e Arr^t). — Cite des Fleurs, avenue de Clichy

Y. Gerain



2175. PARIS (XVII Arr^e). — Station des Omnibus, place et rue de Lévis



2168. PARIS (XVII^e Arr^t). — Rue Berzélius, avenue de Clichy



140. PARIS XVIIe arr. — Rue Darcet. - Boulevard des Batignolles.

CADOT, PARIS



883. - PARIS. - La Rue de Tocqueville. - G. J.



100. Paris. — Rue de Logelbach

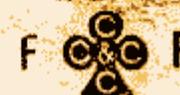


G. I., Paris

30. - PARIS. - Place du Tertre



11 TOUT PARIS – Les Abattoirs de La Villette (XIX^e ann^e) – L'Horloge



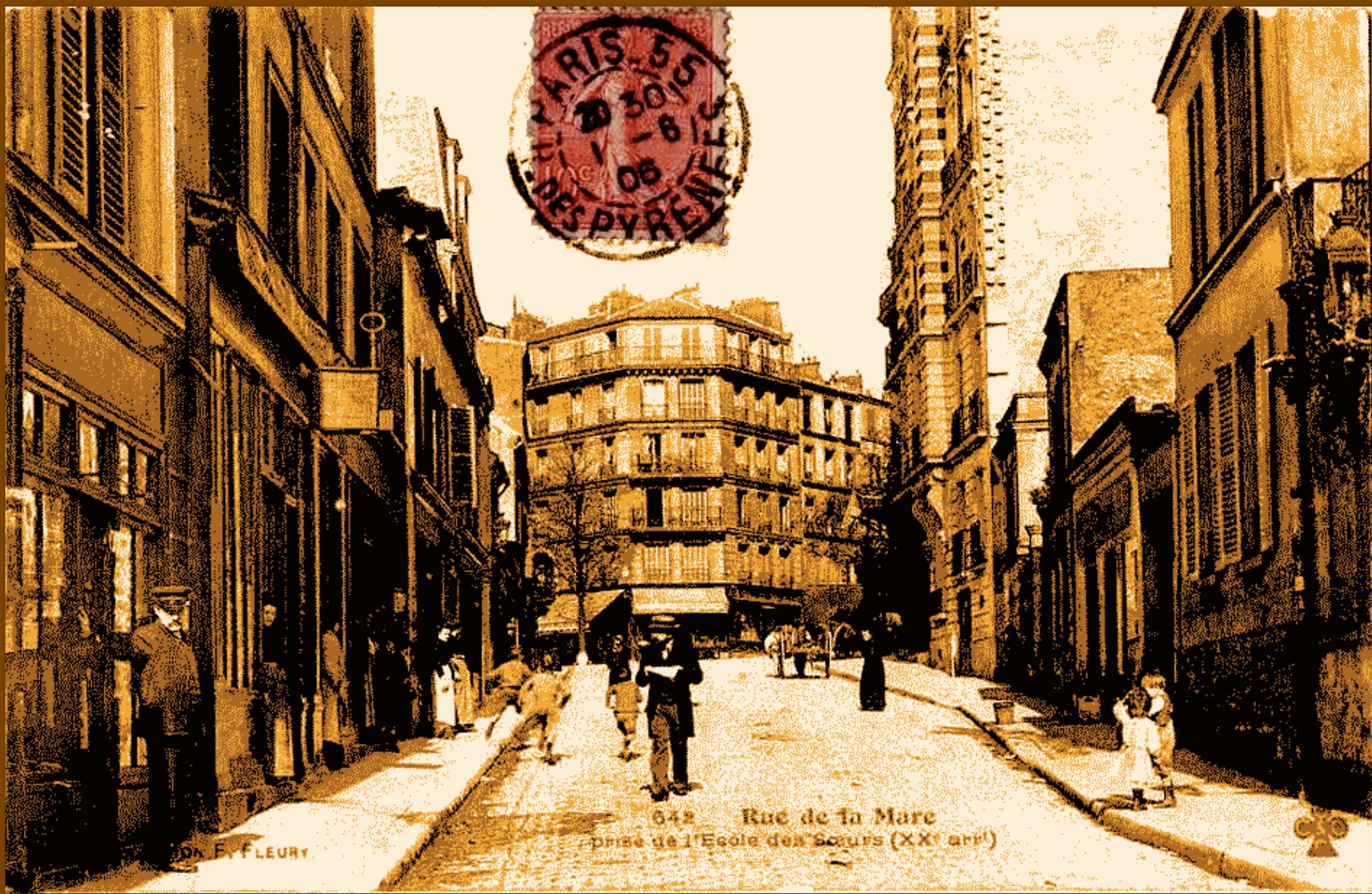


1892. PARIS — Rue des Amandiers (XX^e arrt.)



2748. PARIS — Rue de Bagnolet à la rue des Pyrénées (XX^e arr.)

F. F.
PARIS



642 Rue de la Mare
près de l'École des Sœurs (XX^e arr^t)

DN F. FLEURY





963

PARIS. — La Rue Saint-Dominique

ND Phot

à propos

De cette présente édition numérique du recueil “Alcools” de Guillaume Apollinaire, la transcription du texte, le coloriage des cartes postales, copiées-collées depuis la toile, la mise en page et sa navigation interactive, ont été accomplis par votre impécunieux copiste recréant les ouvrages lui manquant : Dominique Petitjean.

Ouvrage édité aux dépens d'un amateur,
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand,
à la date du dimanche 18 avril 2010

- [Pour me contacter](#)
- [Pour une visite de mon site internet](#)
- [Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements](#)